

DES RÉGIONS
D'OUTRE-MER
LE BÂTON DE TRANCHÉE
TRACES DANS LA PIERRE

« Les deux nations se battent jour et nuit et il y a beaucoup de misère »

Les témoignages de ceux que l'on nomme alors les « Indigènes » sont bien peu nombreux. Ces hommes, pour la plupart, n'accèdent pas à l'enseignement républicain et ne maîtrisent guère la langue française. Toutefois, les quelques souvenirs écrits, qui existent ici ou là, permettent de mieux appréhender le vécu à la guerre de ces soldats du lointain.

Pour les hommes recrutés parmi les populations de l'Empire colonial français, le moment du départ pour la France est celui d'une rupture. Rupture brutale à laquelle la cérémonie officielle organisée avant l'embarquement vise à donner du sens en célébrant les liens tissés entre la métropole et les territoires de l'empire colonial. Les recrues vivent ensuite de périlleuses journées de navigation avant leur arrivée dans les ports du midi de la France. Là, a lieu la rencontre entre ces individus venus de lointains horizons et les populations locales. Premiers échanges de regards. Sur des terres inconnues, les « sujets français » d'au-delà des mers découvrent les habitants de

« Ici, il fait très froid »

France. Dans les rues de Sète en septembre 1914, le tirailleur sénégalais Bakary Diallo, témoigne de ce double jeu culturel : « *Il est plus facile de s'entendre avec les enfants qui viennent à nous. Ils sont propres, mignons et attirent l'amitié tels des anges de rêve. Un peu craintifs, mais résolus, ils nous tendent leurs petites mains, que certains d'entre eux retirent tout de suite, regardant si elles ne sont pas noircies par la couleur des nôtres.* » Puis, les « coloniaux » rejoignent progressivement les ateliers nationaux et les champs de bataille où ils vont être exposés aux terribles réalités de la guerre.

A l'exception des combattants de Saint-Pierre-et-Miquelon, les « Indigènes » sont originaires de pays méditerranéens et tropicaux ; ils éprouvent ainsi de réelles difficultés à s'acclimater aux rigueurs des hivers européens. Ces souffrances se manifestent notamment par de multiples cas d'engelures, d'épidémies et de maladies pulmonaires. « *Ici, il fait très froid et la vie matérielle est extrêmement pénible. (...) On se bat depuis plus de deux ans et je ne sais quand cela finira pour nous permettre de retourner chez nous. Actuellement, les deux nations se battent sans répit jour et nuit et il y a beaucoup de misère, nous souffrons.* » A l'hiver 1916, dans ces écrits interceptés par le contrôle postal, un Annamite exprime ses souffrances quotidiennes et sa profonde lassitude d'un conflit qui s'éternise. L'absence de permissions qui permettraient aux coloniaux de revoir leurs proches, suscite une profonde tristesse. Intimement liée aux douloureuses expériences de la guerre et à l'éloignement, la nostalgie suscite parfois un certain abattement, prélude à des suicides et à des tentatives de mutilation. Dans une lettre écrite à son père à l'automne 1916 et saisie par la censure militaire, un combattant d'Afrique du Nord exprime cette déchirante existence : « *Je te supplie mon Dieu de nous sauver, de faire cesser notre éloignement de notre famille et de nous ramener chez nous au cours de cette année malheureuse.* »

Soumis à une stricte et rigoureuse discipline, les soldats originaires de l'Empire colonial français ont combattu par nécessité et par résignation et se sont montrés d'une solidarité et d'un loyalisme remarquables. La méditation, le souvenir des leurs, la fraternité d'armes, les rites et les croyances associés pour certains à un attachement sincère à la France expliquent aussi comment ces hommes ont pu tenir et « s'échapper » du monde de la guerre en oubliant, pour un temps, les difficultés d'un conflit qui n'était pas le leur. ●
Bastien DEZ

DES RÉGIONS
D'OUTRE-MER
LE BÂTON DE TRANCHÉE
TRACES DANS LA PIERRE

Le ravin sans nom

Eleveur, maire de Craonne, Noël Genteur a croisé de nombreuses fois la route "d'anciens du Chemin des Dames". Ainsi du Basque François, un paysan comme lui, dont il a écouté avec respect l'intense récit rythmé par les mouvements et les arrêts soudain d'un inséparable bâton rapporté de la tranchée. François est parti, son histoire demeure. La voici.



Le monument dit des Basques sur le Chemin des Dames. Fx Dessirier/CGO2.

À août 1914, dans toute la France, la mobilisation bat son plein. Chaque citoyen est conscient de son devoir envers la patrie attaquée sur ses frontières du Nord. Le peuple des mobilisés croise celui des évacués. La certitude de la victoire rapide est sur tous les visages, la volonté de vaincre dans tous les cœurs. Le territoire français est en ébullition. Des quatre coins de France, les cloches sonnent. Tous les hommes en âge de servir la patrie répondent à l'appel et rejoignent les lieux d'incorporation.

sacrifiées tant aux caprices des princes qu'à l'impissance de la République. François, appuyé sur l'extrémité de son bâton en tilleul¹, les deux mains jointes, le menton bien posé sur son pouce droit, le seul qui lui reste, contemple sa belle vallée pyrénéenne à l'ombre de son béret basque. Depuis bien longtemps, il n'a plus de rêve, mais seulement des souvenirs² du Chemin des Dames l'empêche d'oublier.

En une demi-journée, les champs se vident de leurs moissonneurs, les femmes et les vieux achèvent seuls les travaux de cet été 1914. Tous les abatsons de la République lâchent leur symphonie provoquant l'envol dans le ciel de tous les pigeons de France porteurs de ce dramatique message : la guerre.

A cet instant, personne n'imagine qu'il faudra attendre 30 ans pour regagner la paix. Deux générations de jeunes hommes et femmes vont être

Il n'a pas pu fuir de ce ravin sans nom, pourtant l'idée lui est venue bien souvent. En fait à chaque permission. Lui qui n'avait seulement jamais parcouru les cent kilomètres séparant sa belle vallée de la mer, était, à l'heure de la mobilisation, monté en train à bestiaux vers les brumes du Nord. Un voyage de quatre longues années dont il a ramené trois blessures et des images d'apocalypse en noir et blanc.

Les visages de ses copains d'infortune, crispés de douleur lui troublent encore le regard, soixante-

dix ans après. Les cris de terreur de ses mulets porteurs de soupe en première ligne vibrent encore dans ses entrailles. Pauvres bêtes enfoncées jusqu'au ventre dans cette boue nauséabonde, s'arc-boutant pour garder le nez hors de cette mélasse meurtrière de la vallée de l'Aisne. La première ligne, la fin du voyage pour beaucoup de jeunes gars oubliés aujourd'hui.

François se relève doucement et frappe violemment le sol de son bâton pour évacuer sa colère : « Fismes, Beurieux, le Blanc Sablon, Craonne, le ravin... » Son regard se porte sur ce morceau de bois rapporté de Beaumarais. Combien de fois lui a-t-il sauvé la vie lui permettant de s'extirper de cette terre jalouse, gardienne de tant de souffrances ?

Le calme revenu, comme après une folie colérique, François replonge dans son silence coutumier, jusqu'au prochain spasme. ●

Noël GENTEUR

1 - Bâton en tilleul.
2 - Gêne auditive (sifflement, bourdonnement) récurrente provoquée par un traumatisme.

1 - Tirailleurs sénégalais du 66^e BTS. Coll. R. Denisse.
2 - Des Annamites participant à des travaux près du front. Coll. R. Denisse.



TRANSPORTÉS DANS LA GUERRE

DES RÉGIONS
D'OUTRE-MER
LE BÂTON DE TRANCHÉE
TRACES DANS LA PIERRE

UNE AMBULANCE CHIRURGICALE VERS LAFFAUX

En raison du déplacement de la ligne de front vers le nord suite à la bataille de la Malmaison (fin octobre 1917), des creutes reçoivent de nouvelles affectations.

Dans l'une d'elles dans le secteur de Laffaux, le Service de Santé de la 151^e D.I. française décide, à la suite d'une reconnaissance, le 27 novembre 1917, d'installer une ambulance chirurgicale avancée. Dès le lendemain, une équipe de 15 hommes est envoyée à la carrière pour y commencer les travaux. Près de 90 ans après, les aménagements ainsi réalisés se retrouvent dans l'une des parties de cette creute, avec un sol par endroits bétonné, des parois recouvertes de chaux utilisée comme désinfectant, un compartimentage de l'ambulance qui se devine par les résidus de boiseries de séparation et de papier bitumé, l'emplacement d'un foyer avec un conduit servant à évacuer la fumée et la perforation de trous pour l'aération du lieu.

Les travaux s'effectuent très rapidement puisqu'une semaine seulement après leurs débuts, l'ambulance 3/151 fonctionne déjà. Les aménageurs signèrent leur ouvrage par deux traces rupestres malheureusement assez récemment volontairement détériorées dont : à l'intérieur d'un cadre sculpté : « 1917 1918 » de part et d'autre d'un caducée encadré par deux palmes et les lettres « R F », le tout surmontant l'inscription « AMBULANCE 3-151 ». Etant donné la date de réalisation assez tardive des deux traces - entre le 1^{er} et le 8 janvier 1918 - par rapport aux travaux, ces signatures furent peut-être sculptées à la suite de compliments reçus. Le journal des marches et opérations du médecin divisionnaire Huot pour la période allant du 10 au 31 décembre 1917 permet de le penser : « *Le P.C.A. de la carrière R1 fonctionne dans d'excellentes conditions. Visites nombreuses, admiration parfaite.* » Les aménageurs, fiers du travail ainsi accompli, ou à la suite d'une suggestion d'un responsable de l'ambulance, auraient alors souhaité se faire reconnaître.

Entre le 15 et le 30 décembre 1917, la carrière est également appréciée par des combattants bien portants. En effet, des membres du Service de Santé de la 151^e D.I., qui ont pu emprunter des marmites norvégiennes et qui se sont procurés de fortes quantités de cacao organisent en même temps un service de distribution de boissons chaudes qui délivre certains jours jusqu'à 1 400 quarts. Leurs bénéficiaires viennent trouver un peu de réconfort et de chaleur au moment où dans ce secteur les températures descendent au-delà de -15° C. T.H.

Murmures de guerre dans les creutes en 1918

Historien enseignant dans l'Oise et doctorant, Thierry Hardier travaille depuis plus de quinze ans sur les traces rupestres laissées par les combattants de la Grande Guerre dans les carrières souterraines du front. Son inventaire dénombre dans l'Aisne et l'Oise plus de 400 creutes où s'affichent signes de reconnaissance mais aussi préoccupations des soldats français, allemands et américains.

Les creutes de l'Aisne possèdent plusieurs milliers de traces rupestres de la Grande Guerre. Cantonnés dans ces carrières souterraines, en soutien des unités occupant les premières lignes ou en repos, les combattants utilisèrent ce moyen d'expression notamment pour rompre avec l'ennui, pour s'approprier les lieux ou encore pour agrémente leur ordre de bataille. A la suite du repli allemand de mars 1917, le front se reporta dans le massif de Saint-Gobain et les plus fortes densités de traces rupestres de l'année 1918 se localisent dans les creutes du front et des arrières du Chemin des Dames.

Il est impossible de déterminer précisément le nombre de traces rupestres qui furent réalisées en 1918 car leurs auteurs ne les ont pas systématiquement datées. On sait néanmoins que les témoignages rupestres français et allemands, dont il est avéré qu'ils sont de cette année-là, ne représentent que 15,5 % de l'ensemble des traces effectuées au cours de la guerre par les soldats de ces deux nationalités. Cependant, en raison de la présence des Américains, 1918 se révèle dans l'Aisne l'année la plus prolifique en traces pariétales. Les soldats du Corps expéditionnaire américain y laissèrent au moins 1 297 témoignages dont 1 276 pour la Yankee Division qui séjourna sur la partie occidentale du Chemin des Dames. En seulement 44 jours de présence sur un front restreint, les combattants américains de cette

division firent plus de traces que les Allemands sur toute la durée de la guerre et pour un front allant du Noyonnais à Berry-au-Bac! Toujours pour 1918, on trouve également quelques traces britanniques ainsi qu'un graffiti italien.

La majorité des traces rupestres se compose de graffitis identitaires où les scripteurs se désignent sous la forme d'un patronyme ou d'initiales accompagnées ou non de précisions complémentaires comme l'unité d'appartenance, la date ou le lieu de résidence. Dans la carrière de Froidmont à Bray-en-Laonnois ou encore dans celle de Rouge-Maison à Vailly-sur-Aisne, les graffitis nous transportent en Nouvelle-Angleterre dans le Massachusetts et le Connecticut. Ces graffitis peuvent être accompagnés d'attributs figuratifs

secondaires assez variés.

Cette diversité se retrouve dans l'autre grand type de traces rupestres, celui qui n'a pas pour sujet principal l'identification précise de son auteur. Il s'agit principalement de représentations figuratives et d'ordres de bataille. Les patronymes des auteurs lorsqu'ils sont présents peuvent être assimilés à des signatures. Quelques thèmes cependant sont nettement récurrents : l'esprit de corps où l'on solennise son unité d'appartenance ou ses camarades, le patriotisme, la religion, les portraits ou les autoportraits de combattants, sans oublier la femme, cette grande absente dans la guerre des tranchées et dont l'éventail des représentations va de la pornographie à l'idéalisation. ●

Thierry HARDIER



- 1 - Creute de Froidmont. Bas-relief allemand. Croix de fer avec ses attributs : la couronne, le «W» (pour Wilhelm) et «1914». Dimensions 36x34 cm.
- 2 - Creute de Froidmont. Trace américaine. Version simplifiée des armoiries des U.S.A. avec l'inscription « T.J. Landers Co. G. 101 Inf. U.S.A. 1918 ». Dimensions : 11 x 17 cm. Ce combattant était originaire de Woburn dans le Massachusetts.
- 3 - Creute de Froidmont. Pilier comprenant une vingtaine de témoignages américains principalement composés de patronymes et des initiales.

Murmures de guerre dans les creutes

En 1917



A BRAYE-EN-LAONNOIS, UN LASCAUX DE LA GRANDE GUERRE

L'intérêt exceptionnel de la creute de Froidmont à Braye en Laonnois (Chemin des Dames) réside notamment dans les traces rupestres présentes sur ses parois.

Sur les parois des galeries, déjà avant 1914, des dizaines de carriers, des visiteurs ainsi qu'un réfugié en 1814 avaient laissé des témoignages de leur présence. On remarque entre autres un haut-relief de saint Laurent. Mais surtout notre inventaire qui porte sur plus de 400 creutes montre que la carrière de Froidmont est celle qui possède de très loin le plus de traces rupestres sous la forme de graffitis, de bas-reliefs et de gravures effectués par des combattants pendant la Grande Guerre. Nous en avons comptabilisé 951 soit près de 3 fois plus que dans la creute de Rouge-Maison à Vailly-sur-Aisne qui arrive en seconde position pour le nombre de traces faites pendant la Grande Guerre.

Le caractère tout à fait exceptionnel de la creute de Froidmont, ressort aussi par la mixité de ses traces : les Allemands entre la mi-septembre 1914 et le 1^{er} novembre 1917 laissèrent 144 traces ; les Français entre le 2 novembre 1917 et le 27 mai 1918 y ajoutèrent 141 traces ; et surtout les Américains de la 26^e division (Yankee Division) sur une durée très courte (entre le 6 février et le 21 mars 1918) en firent 624. Précisons également que la nationalité de l'auteur n'a pu être identifiée pour 42 autres traces. Cette mixité dans un même lieu se révèle d'un extraordinaire intérêt si l'on veut tenter de comparer les mentalités des combattants en fonction de leur appartenance nationale.

T.H.

1 - Creute vers Laffaux. A l'intérieur d'un cadre sculpté : «1917 1918» de part et d'autre d'un caducée encadré par deux palmes et les lettres «R F», le tout surmontant l'inscription «AMBULANCE 3-151». Dimensions 72 x 73 cm.

2 - Creute de Froidmont. Trace rupestre américaine composée des inscriptions «M. WITHAM K. co. 102» [M. Witham de la compagnie K du 102^e régiment d'infanterie américain] et d'un portrait de profil gauche d'un Indien portant une parure en plumes d'aigle royal. Dimensions : 50 x 30 cm.

La Tournelle (Coigny), Tombes. 27 décembre 1918. Photo extraite de : Moreau-Nelaton «Chez nous les Boches», 1919.



VIVRE l'absence et les deuils

« Mes chers exilés »



EXTRAIT DU JOURNAL D'ALBERT DENISSE

1 janvier 1918. Tous nos meilleurs vœux et souhaits vont vers vous, Mes Bons Chéris, et pour la 4^e fois nous espérons que nous aurons enfin le bonheur d'être tous réunis, en bonne santé, dans le cours de cette année, pour voir la fin de notre terrible cauchemar ; des journées comme celle-ci nous paraissent encore plus tristes que les journées ordinaires. Enfin, patience et courage à vous tous, Mes Chers Exilés. Votre vie est encore plus belle que la nôtre ici, où tout s'assombrit de plus en plus : l'esclavage augmente, les ruines s'amoncellent, les nouvelles deviennent de plus en plus rares, les caractères s'agrippent un peu plus chaque jour, la santé s'en ressent, et c'est là un de nos plus grands soucis en pensant à toute l'énergie dont nous aurons besoin à la paix pour assurer l'avenir de nos Enfants.

Le 26 août 1914, Albert Denisse, brasseur à Étreux, accompagne au train sa femme et ses enfants qui partent vers Paris pour fuir les combats. Le 28 août, à 9 heures du matin, il sort de la cave dans laquelle il s'était réfugié. Le village est entre les mains des Allemands. Il va le rester jusqu'aux dernières semaines du conflit. Cinquante mois de séparation, presque sans pouvoir échanger de nouvelles à cause de l'infranchissable ligne de front. Alors, Albert va « converser » avec sa famille en tenant son « journal de guerre ».

« Mes chers exilés »

À Étreux est le siège d'une commandanture qui dirige 22 communes. Les occupants imposent l'heure allemande, le couvre-feu, l'obligation de saluer les officiers. Les habitants doivent loger les Allemands, ce qui présente beaucoup d'inconvénients, mais aussi quelques avantages. « Mon officier », comme le désigne Albert Denisse, rend des services. Par contre, le comportement du « Gros Capitaine Pilleur Pels Leusden » fait l'unanimité contre lui. Entre réquisitions officielles et pillages, il y a peu de différence. Les perquisitions dans les caves des particuliers font apparaître des réserves de plusieurs centaines de bouteilles, dont 200 chez le curé, étiquetées vin de messe. L'occupant réquisitionne aussi les jeunes hommes pour travailler, et prend des otages dont certains envoyés en Allemagne. La principale difficulté est le ravitaillement. Les prix montent, la qualité des produits diminue. On épuise rapidement les réserves que l'occupant a laissées ; on développe la culture des jardins ; le ravitaillement américain apporte de temps en temps une embellie.

Comment avoir des nouvelles de sa femme et de ses enfants ? Albert pense à utiliser les bons officiers d'un sergent allemand pour envoyer une lettre par la Suisse. Le sergent conseille de passer par la Croix-Rouge. C'est le 7 septembre 1915, après plus d'un an de séparation, qu'Albert apprend, indirectement, que sa femme est à Versailles et en bonne santé. Les nouvelles sont parties de France à destination d'un prisonnier de guerre en Allemagne, lequel les a communiquées à son épouse habitant près d'Étreux. Autre moyen : donner un message aux personnes âgées rapatriées vers la France par la Suisse. Tout ceci est lent et incertain. En mai 1916, Albert apprend un succès scolaire de son fils et il glisse dans sa tirelire « une belle pièce d'or de cent francs » pour qu'il la trouve à son retour. Par la Croix-Rouge, le 3 février 1918, il reçoit une lettre de sa famille partie le 25 octobre 1917 ; puis, le 18 mars 1918, une lettre du 14 janvier. Retards et contradictions, quand il s'agit d'intermédiaires, font qu'il n'arrive pas à savoir vraiment si son fils est entré à l'École de Commerce, au lycée Henri IV

ou s'il a abandonné ses études... Par contre, il est bien placé, au milieu des soldats allemands, pour se faire l'écho de leurs paroles et les interpréter. Certes, ils fêtent leurs victoires. Mais, dès novembre 1914, Albert les entend dire qu'ils ont déjà un million d'hommes hors de combat et que l'artillerie française fauche des régiments entiers. En mars 1915, il constate qu'il y a « beaucoup de soldats à qui cela ne plaît pas du tout de se rapprocher ainsi de la ligne de feu ». En avril, il voit arriver une division revenant du front : « L'artillerie et la cavalerie sont en bon état, mais l'infanterie laisse beaucoup à désirer car on y voit beaucoup d'écloués, de tristes mines fatiguées, et beaucoup de tout jeunes gens encadrés par des vieux. En général, il ne semble plus guère y avoir beaucoup d'enthousiasme dans ces troupes. » En mai 1915, en août 1916, il note que les hommes n'ont aucune envie de retourner en ligne. En mars 1917, il voit un lieutenant pleurer à l'idée de repartir, puis faire la fête avec ses hommes en recevant le contrordre. Le 19 avril : « J'ai vu aujourd'hui un

soldat allemand qui revenait de permission, et il a pleuré à chaudes larmes pendant quelques minutes en me racontant toute la misère qui existe en Allemagne où tout le monde a faim. » Les femmes allemandes voudraient rendre l'Alsace-Lorraine en échange de leurs maris (juillet 1917). Même lors de la nouvelle avancée profonde du printemps 1918, les soldats allemands disent qu'il s'agit d'une « victoire désastreuse », « que c'est une boucherie épouvantable sur le front de bataille, et cela diminue beaucoup leur enthousiasme ; il y a même beaucoup de traînards partout, et beaucoup de soldats qui sont équipés à neuf ici vendent une partie de leurs vêtements pour très peu de chose et bien souvent pour avoir à manger » (avril 1918).

Les gendarmes allemands traquent les déserteurs de plus en plus nombreux

Mais l'année 1918 fournit son contingent de mauvaises nouvelles. Comme Albert l'avait prévu dès mars 1917, la révolution russe aboutit à la désagrégation de l'armée et aux négociations avec

les Allemands. Ceux-ci remportent au printemps des succès spectaculaires confirmés par l'incessant passage de colonnes de prisonniers français, mais nuancés par les propos des soldats allemands rapportés ci-dessus. Plus tard, le retournement est également visible et audible. Les gendarmes allemands traquent les déserteurs de plus en plus nombreux. Les avions alliés lancent des bulletins d'information. Même les journaux allemands ne peuvent masquer l'avance ennemie sur tous les fronts : prise du saillant de Saint-Mihiel par les Américains ; succès en Palestine, en Bulgarie. Le 17 septembre, Albert Denisse note : « Cette nuit, le canon s'est très rapproché de nous et nous ne l'avons jamais entendu aussi près depuis 4 ans. » Le 2 octobre, « la Gazette de Cologne publie un article presque pessimiste et comme nous n'en avons encore jamais vu ». Ce ne sont plus des prisonniers qui passent par Étreux, mais des populations civiles évacuées à cause du rapprochement de la ligne

de feu. Le 5 octobre, « la commandanture commence à emballer pour partir bientôt ». Le 6, les perspectives de paix prochaine font que « les soldats allemands chantent dans les rues, les officiers ont l'air tristes ». La population d'Étreux est évacuée à son tour les 13 et 14 octobre. C'est dans une grange, à Fontenelle, à la limite du département du Nord, qu'Albert Denisse termine son journal, au crayon, le 3 novembre 1918.

Du début à la fin, malgré quelques moments de découragement, il a écrit à ses enfants et à la postérité, par l'intermédiaire de son journal, qu'il voulait la victoire alliée, comprenant toutefois que, si l'Allemagne termine complètement épuisée, « nous ne le serons guère moins » (17 janvier 1918). La phrase suivante résume assez bien le mélange des sentiments au moment où la fin approche, le 9 octobre 1918 : « Si nous vivons dans l'angoisse, nos cœurs sont gonflés d'espérance et notre tristesse disparaît devant notre joie ». ●

Rémy CAZALS

VIVRE L'ABSENCE ET LES DEUILS

LOIN DES SIENS
CAPTIVITÉ
PERDRE UN PROCHE
CITÉ PERDUE



1 Photos de fiançailles de Hans Rodewald et d'Erna Rahls, Noël 1912.



2 Hans Lange, 19 ans (3^e en partant de la gauche) mitrailleur léger allemand avec ses amis en 1918. Photo coll. Didier Pazery.

« Ach Gott, mach mich zu einer Möve... » « Ô Dieu, transforme-moi en une mouette... »

Hans Rodewald était originaire de Celle, petite ville du Nord de l'Allemagne, où il travaillait comme commis dans un magasin de porcelaine et de verreries. Il y rencontra la fille de la maison, Erna Rahls, son futur grand amour. Leurs fiançailles furent fêtées à Noël 1912. Les jeunes amoureux - il avait 21 ans, elle en avait 19 - rêvaient des jours où ils seraient enfin unis par les liens du mariage, habitant leur propre maison bien rangée, entourés d'enfants et gentiment salués par les voisins...

... quand Hans, caporal de réserve des chasseurs à pied, fut appelé sous les drapeaux le 3 août 1914, deuxième jour de la mobilisation allemande. Après avoir fait campagne en Belgique où il subit son baptême du feu, il entra le 25 août avec son bataillon en France. Le 6 septembre, un dimanche, est marqué dans son carnet de guerre par l'exclamation : « le jour fatal ! » Ce jour-là, en pleine bataille de la Marne, Hans fut grièvement blessé par balle d'abord à la main, puis à la jambe et enfin au séant. Abandonné sur le champ de bataille par ses camarades qui battaient en retraite, il tomba entre les mains des poilus français qui, à son grand étonnement, le traitèrent avec humanité et civilité.

La convalescence de Hans, soigné dans un hôpital militaire dans le Sud de la France, fut longue et compliquée, mais il s'en sortit sain et sauf. À la mi-décembre 1914, il fut transféré à la forteresse de l'Île d'Oléron, bâtisse vétuste servant de camp de

prisonniers de guerre allemands.

Peu après Noël, Hans, qui vient de recevoir le premier courrier de son aimée Erna, regarde, désespéré, à travers le grillage de sa petite fenêtre : « Dehors, il n'y a que du vent, de la pluie, un ciel gris foncé. Si le soleil ne perçait, de temps à autre, les masses grises et opaques des nuages, et s'il ne répandait parfois, sur nous pauvres êtres d'ici-bas, ses rayons clairs et brillants, tout comme pour nous prouver qu'il était toujours là, on penserait qu'il n'a jamais brillé ici ; que depuis l'aube des temps, ce lieu a sombré dans la grisaille ; tout est gris et noir, les murs de la forteresse gris et rongés par le temps, couverts de mousse grise.

« Dehors, il n'y a que du vent, de la pluie, un ciel gris foncé. »

De temps à autre, je suis saisi de sentiments mélancoliques. Quand cela m'arrive, je m'allonge sur ma couche et me laisse

emporter par mes songes, mes rêves, qui tournent toujours autour de mon bonheur si cruellement loin. Mes pensées divaguent, à travers la mer houleuse, vers elle, la seule, l'unique. Ô combien je souhaiterais la reprendre dans mes bras, ne serait-ce que pour une fois, et, comme avant, lui chuchoter, dans l'oreille et le cœur, des mots séduisants, des douces paroles pleines de désir. Ô Dieu, transforme-moi en une mouette, pour que je puisse déployer mes ailes et voler vers elle, pour lui dire tout ce qui me pèse sur le cœur depuis de longues et longues semaines. Permits-moi de rester avec elle, un tout petit moment seulement ! Je ne voudrais que regarder droit dans ses yeux si sincères, si fidèles ; je ne voudrais



que voler un baiser à ses lèvres si douces et si pures, pour me rassurer que nous vivons toujours, qu'elle m'appartient toujours ! Après, je rentrerais de bon gré, rentrerais dans toute cette grisaille. »

Pour reprendre son amour dans ses bras, Hans dut encore attendre de longues années. Libéré seulement le 20 février 1920, il rentra à Celle pour épouser, enfin, son Erna. Ils habitèrent leur propre maison bien rangée, eurent trois enfants et furent gentiment salués par les voisins. ●

Eckart BIRNSTIEL

Lire: Eckart BIRNSTIEL, Rémy CAZALS (éd.), *Ennemis fraternels, 1914-1915*. Hans Rodewald, Antoine Bieisse, Fernand Tailhades. *Cartes de guerre et de captivité*, Toulouse, PUM, 2002.

VIVRE L'ABSENCE ET LES DEUILS

LOIN DES SIENS
CAPTIVITÉ
PERDRE UN PROCHE
CITÉ PERDUE

« Votre père est mort pour vous »

À l'Armistice, les pays belligérants totalisent plus de six millions d'orphelins de guerre. La France plus d'un million. Ces enfants dont le père est « mort pour la Patrie » vont occuper une place centrale dans la société à reconstruire.

Photo: Coll. Rémy Cazals.



« LE RÈGLEMENT EST GALÉRIEN »

C'est l'Office national qui doit reconnaître et aider les établissements habilités à recevoir des pupilles. Avec parfois quelques « ratés », vite dénoncés par les associations d'anciens combattants. Ainsi de celui qui accueillit Jean Greten* en 1930 : « L'enfer pendant huit années. Le directeur, un ancien militaire, nous impose une discipline de fer. Le règlement est galérien. Hiver comme été, de sa cabine, le garde-chiourme réveille les dortoirs d'un coup de sifflet

Dans l'après-guerre, les enfants dont le père est tombé au front ne sont pas des orphelins comme les autres : « Le chagrin s'émousse, c'est une loi naturelle et bonne... dans les deuils ordinaires c'est ainsi que cela se passe... Pour vous, mes chers petits, ce ne sera pas le cas », prévient un anonyme, cité par Olivier Faron dans son ouvrage *Les Enfants du deuil*. Et le même de poursuivre : « Votre père disparaît dans la Grande Guerre dont le souvenir restera longtemps dans la mémoire des hommes. Votre père est mort pour vous, pour nous tous, pour la Patrie ». En plus de l'épreuve de la

perte, ces orphelins héritent de la mémoire du disparu et, au nom de la « Patrie, notre grande famille adorée », de l'obligation de veiller à la permanence de sa commémoration.

Dans la période qui suit l'Armistice, de très nombreux autres hommes succombent, terrassés par la grippe espagnole ou victimes de leur blessures. L'Europe est véritablement alors un continent d'orphelins. Face à la mort du père, la famille fait face tant bien que mal. Le sens que la société s'évertue à donner à cette disparition n'efface pas les difficultés du quotidien. Les mères, veuves, pour la plupart femmes au foyer avant la guerre, doivent travailler. Les enfants sont fréquemment placés. Jean-Louis Barrault, dans *Souvenirs pour demain*, raconte : « Depuis la disparition brutale de mon père, la vie avait changé. Comme de la limaille de fer aimanté, la famille s'aggloméra autour du père Valette (le grand-père,

ndlr). Il tenait les cordons de la bourse... faisant la morale à tout le monde. Tout le monde le trouvait insupportable, mais ce même tout le monde était bien content de manger à son râtelier ».

Dès le début du conflit, un mouvement d'entraide s'était organisé pour garantir aux orphelins hébergement, éducation et formation. C'est en juillet 1917, après un long travail parlementaire, qu'est promulguée la loi sur les Pupilles de la Nation, qui sert encore aujourd'hui de référence. Est pupille l'enfant dont les parents sont dans l'incapacité de gagner leur vie du fait de blessures ou de maladies aggravées par la guerre. L'Etat crée un Office national des pupilles pour organiser l'adoption de ces enfants par la nation, mettre en œuvre les aides nécessaires pour garantir leur « préservation physique et morale » et surveiller leur éducation.

Henri Queffelec, dans *Mémoire d'enfance* met en avant des avantages à la condition de pupille : « Pupille de la nation, non seulement j'avais droit soudain, comme tout petit Français, à l'instruction primaire gratuite, mais à une bourse d'externat de l'enseignement secondaire... » C'est le parent survivant qui exercera la puissance paternelle... ce qui oblige le législateur à faire évoluer le droit de la famille pour « relever la femme de certaines incapacités relatives au droit d'obtenir la tutelle ou de faire partie d'un conseil de famille ». ●

Pascale CARTEGNIE

LA QUÊTE DU PÈRE

Dans *Le Premier Homme*, Camus, orphelin de père, revient sur un moment très particulier de sa propre existence :

« C'est à ce moment qu'il lut sur la tombe la date de naissance de son père, dont il découvrit à cette occasion qu'il l'ignorait. Puis il lut les deux dates, 1885-1914 et fit un calcul machinal : vingt-neuf ans. Soudain une idée le frappa qui l'ébranla jusque dans son corps. Il avait quarante ans. L'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui. »

Qui était son père, pourquoi est-il mort ? Répondre à ces questions lui semble impossible : « Une famille où l'on parlait peu, où on ne lisait ni n'écrivait, une mère malheureuse et distraite, qui l'aurait renseigné sur ce jeune et pitoyable père ? Personne ne l'avait connu que sa mère qui l'avait oublié. Il en était sûr. Et il était mort inconnu sur cette terre où il était passé furtivement, comme un inconnu. »

*A la mort de son père, la mère de Camus, totalement démunie, est retournée avec ses enfants vivre chez sa mère à Alger.

Sources bibliographiques : Olivier Faron, *Les Enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale*, Paris, la Découverte, 2001.

Quelle paix pour les veuves ?

Illustration extraite d'un calendrier de 1918.
Coll. Rémy Cazals.



Bas-relief du monument aux morts du Familistère de Guise.

A la fin du conflit, la France compte 600 000 veuves de guerre. Près de la moitié choisiront de refaire leur vie, au contraire de ce que prétendait la légende de la veuve de la Grande Guerre éternellement endeuillée, errant comme une âme en peine dans les nécropoles nationales.

Cohan 28 octobre 1918, tombes provisoires dans le cimetière.

Quand, à la onzième heure du onzième jour du onzième mois de l'année 1918, toutes les cloches de France sonnèrent pour annoncer la fin de quatre ans et quatre mois d'une guerre meurtrière, une liesse extraordinaire embrasa le pays. Toutefois, en décrivant ainsi, un peu rapidement, l'atmosphère d'allégresse entourant la signature de l'Armistice, on oublie les familles endeuillées qui, bien que se réjouissant au fond d'elles-mêmes de cette trêve annonciatrice de paix finale, préférèrent pour la plupart se tenir à l'écart des cris de joie. Pleurant un ou plusieurs des leurs, il leur pa-

Exorciser cette mort de masse

raissait indécent, voire impossible de participer à cette heure de réjouissance. Cette «interdiction» morale était particulièrement forte pour les parents des derniers combattants morts quelques semaines auparavant. Cette mort sacrificielle leur semblait avoir le goût amer de l'injustice : la guerre ayant cessé sans que l'on ait eu besoin de traverser le Rhin, ils ne pouvaient dès lors s'empêcher de se demander si ces derniers héros tombés au champ d'honneur n'auraient pas pu être épargnés...

Si les familles endeuillées participèrent aux mouvements de joie entourant l'Armistice, ce fut la plupart du temps à contrecœur : elles auraient préféré pouvoir pleurer en silence leur(s) mort(s) loin des fêtes organisées pour les survivants. A y regarder de plus près, le poids de l'hécatombe et les voiles noirs des veuves ne firent qu'endeuiller la gloire de l'Armistice victorieux.

Pour exorciser la mort de masse, une véritable nationalisation du deuil de guerre eut lieu ; la France n'allait pas tarder à se couvrir de monuments aux morts et de plaques commémoratives. Communes, paroisses, administrations et grandes entreprises ressentirent toutes le besoin d'honorer leurs morts en immortalisant le nom de chacun dans le marbre. A chaque inauguration, comme à celle du monument aux morts de la société du Familistère de Guise, le 17 septembre 1922, les veuves de guerre, rapidement érigées au rang de gardiennes du culte des morts de 14-18, étaient les premières sollicitées et se trouvaient placées aux premières loges aux côtés des anciens combattants, compagnons d'infortune de leurs époux défunts. A l'Assemblée Générale de l'Association mutuelle des Veuves de Guerre de 1917, René Doumic définissait en ces termes la mission dévolue aux veuves de guerre : «*Veuves de Héros dont vous entretenez le culte parmi nous, mères d'enfants marqués pour l'avenir, votre tâche est rude, mais si belle ! Regardez-là en face ! C'est par elle que vos forces seront raffermies et votre âme emplie de fierté.*» C'est sur ce terreau qu'allait germer la légende de la veuve de la Première Guerre mondiale éternellement endeuillée, errant comme une âme en peine dans les nécropoles nationales, accompagnée parfois d'un orphelin, fruit d'une brève permission.

La réalité est toute autre : entre 1918 et 1939, 42 % des veuves de guerre, soit 280 000 d'entre elles, se remarièrent, faisant ainsi triompher la vie sur la mort...

Car, à l'heure du bilan, il est une réalité incontournable, c'est l'hémorragie démographique. La Grande Guerre avait emporté 1 350 000 soldats français ; presque un homme sur deux morts au combat était un soutien de famille qui laissait derrière lui un foyer brisé. En 1918, on dénombre au moins 600 000 veuves de guerre avec parfois des enfants à charge. Il faudrait y ajouter les épouses des anciens combattants précocement décédés du fait de blessures ou de maladies contractées pendant la guerre.

Le couple moderne

Au chiffre minimal de 600 000 femmes endeuillées au lendemain de l'Armistice, il faut encore ajouter les promises qui ont perdu leur fiancé dans la bataille et les concubines brutalement esseulées. Les fiancées endeuillées par fait de guerre sont communément appelées «veuves blanches», en référence à la pureté virgine qui, dans la norme de l'époque, doit précéder le mariage. N'ayant le droit à aucune indemnité, elles n'ont laissé aucune trace administrative qui aurait permis à l'historien d'aujourd'hui de les dénombrer. Seule la douleur indicible de quelques-unes qui honorèrent

toute leur vie la mémoire de leur cher fiancé disparu - ou presque fiancé pour certaines... - parvient jusqu'à nous au travers de trop rares témoignages, tel celui d'Edith publié à titre posthume par Arthur Stockwin. Ce fils, qu'elle eut par la suite en justes noces, découvrit après la mort de sa mère les lettres d'amour qu'elle avait échangées pendant la guerre avec un officier britannique.

Quant aux concubines qui ont perdu leur compagnon à la guerre, leur estimation est tout aussi problématique : les parlementaires n'arrivant pas à s'entendre sur l'éventuel octroi d'un secours, le gouvernement de l'époque liquida la question en publiant le 22 septembre 1919 une circulaire précisant qu'«*un secours annuel pourra être accordé à la compagne d'un militaire décédé ou disparu au cours des opérations de guerre lorsqu'il aura été établi par des enquêtes minutieuses qu'à la mobilisation cette personne vivait depuis au moins trois années avec le militaire.*» Décision ayant une dimension arbitraire puisque, pour bénéficier de ce secours, non seulement la compagne devait avoir vécu en

concubinage notoire pendant au moins trois ans, mais elle devait en outre être de bonne moralité et, de préférence, mère de famille. De la guerre, va naître ce que Michelle Perrot, grande pionnière de l'histoire des femmes et du féminisme, appelle le «couple moderne». Ayant été confrontés à la mort de masse et au sentiment d'avoir perdu cinq ans de leur vie, les futurs époux d'après guerre optèrent dorénavant pour une autre politique matrimoniale que celle de leurs aînés. Au contrat à long terme, dont le but était la constitution d'un patrimoine à transmettre, ils préférèrent les unions spontanées, où les promis ne se choisissaient plus par convenance, mais davantage par inclination amoureuse. ●

Stéphanie PETIT

Auteur de *Les veuves de la Grande Guerre: d'éternelles endeuillées ?* Éditions du Cygne, 2007.

Tombe individuelle, La Tournelle (Cocigny) 11 octobre 1918. Photos publiées dans Etienne Moreau-Nelaton *Chez nous les boches*, 1919.

VEUVE DE GUERRE OU VEUVE DE LA GUERRE ?

L'appellation « veuve de guerre » est à l'origine strictement juridique. Mais durant la Première Guerre mondiale, certainement en raison du nombre toujours plus important de veuves, elle eut tendance à devenir un terme générique abusivement usité. Les veuves de guerre, qui laissèrent des témoignages, préférèrent pour la majorité d'entre elles signer leurs écrits en rappelant leur qualité de veuve de la guerre, trouvant certainement la suppression de l'article « la » péjorative. Quoiqu'il en soit, si on s'en tient uniquement au texte de loi, la dénomination « veuve de guerre » est liée au droit à pension ouvert à une femme qui a perdu son mari à la guerre ou des suites immédiates de la guerre, de blessure(s) ou de maladie, sans que ce dernier ait eu le temps d'être pensionné. La veuve d'un ancien combattant est, quant à elle, une veuve de la guerre puisqu'elle perçoit une pension de réversion de la pension de son défunt mari dès lors que celui-ci bénéficiait d'une pension d'invalidité au taux minimum de 60%.



LOIN DES SIENS
CAPTIVITÉ
PERDRE UN PROCHE
CITÉ PERDUE

Trois mois après sa libération par les troupes anglaises et françaises, le 1^{er} octobre 1918, Saint-Quentin ne compte que... 253 habitants. Ce n'est véritablement qu'à partir du printemps 1919, que les Saint-Quentinois retrouvent une cité qu'ils ont quittée sous la contrainte des Allemands dix-huit mois auparavant. L'expérience des ruines et du vide s'ajoute à celle de l'expulsion.



1 - Vue sur la basilique depuis la rue Saint-André.
2 - Des officiers allemands posent sur la place de l'hôtel de ville déserte.
3 - Saint-Quentin, usine David Mégret, Ruines de la salle des mille métiers. Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.
4 - vue sur le flanc de l'hôtel de ville depuis la rue Saint-André.

Photos 1, 2 et 4 inédites, provenant d'un album réalisé par un soldat allemand entre mars 1917 et septembre 1918 lorsque la ville ne comptait plus un seul habitant, aimablement prêtées par la Société académique de Saint-Quentin.

Saint-Quentin, libération d'une ville fantôme



Pas de liesse. L'entrée dans Saint-Quentin des premiers soldats alliés, anglais et français, à partir du 1^{er} octobre 1918, ne provoque aucune manifestation d'exubérance collective. Ni larmes, ni embrassades, ni cris de joie comme ailleurs. Et pour cause, la cité n'abrite plus un seul civil depuis dix-huit mois. Siège du quartier général de la 2^e armée allemande, elle a été vidée, en mars 1917, de la totalité des habitants qui y résidaient encore.

En moins de trois semaines, 42 000 Saint-Quentinois ont été évacués par le train vers la Belgique et le Nord voisins au moment où les Allemands se repliaient sur la ligne de défense Hindenburg dans un but stratégique.

Les libérateurs ne rencontrent que le chaos des destructions (lire par ailleurs). L'historien Gabriel Hanotaux décrit à plusieurs reprises une ville terrassée où les odeurs putrides de « cadavres de soldats à peine enfouis dans le sol », celles des « chevaux morts encore à la surface des champs », celles « des maisons remplies de matières infectes » flottent sur un paysage de ruines. « Mon grand-père trouva la maison debout mais très endommagée, remplie de décombres. Un obus de 75 avait crevé les pignons et l'explosion avait tout cassé. Il ne restait rien (...) même ce qui avait été caché et enterré (...). Les rats foisonnaient », raconte le petit-fils de M. Féron, un Saint-Quentinois qui revient voir sa demeure au printemps 1919. Trois semaines après la libération, Elie Fleury, journaliste et imprimeur à Saint-Quentin, note dans un journal local que « les ruines sont infiniment plus nombreuses qu'on ne l'avait d'abord cru » ; car, partout en ville, des murs encore debout

masquent aux premiers regards l'état de délabrement réel des toitures, les étages dégringolés, les sols et sous-sols d'habitations encombrés de gravats, la pourriture qui prospère.

Après le départ de la population au printemps 17, Saint-Quentin se mue en un camp retranché où, pour échapper aux yeux des alliés et limiter l'efficacité de leurs bombardements,

« Restée seule », la ville est « exposée en première ligne au feu des canons français et anglais, livrée, comme un corps inanimé », écrit en 1922 le député Charles Desjardins (1). L'élu de l'Aisne et d'autres avec lui lisent dans « l'exode » des Saint-Quentinois, la spécificité du « martyre de l'industrielle cité » comparé à ceux de Reims, Verdun... dont il ne minimise cependant pas la gravité.

Pendant la reconstruction, la capitale de haute Picardie vit dans le souvenir de cette expérience douloureuse qu'elle additionne à celle de l'occupation des premières années de guerre. Desjardins y voit même une sorte de « recommencement de l'histoire » la comparant au départ des habitants chassés de la ville par le roi Philippe II d'Espagne après le siège de 1557.

En octobre 1919, l'arrêté qui attribue à Saint-Quentin la Croix de guerre (2) donne lieu à un incident politique, précisément sur ce thème. Le texte officiel qui ne rappelle pas « les douleurs de l'évacuation » s'attire « une énergique remontrance du conseil municipal ». Pour éteindre la polémique, il faudra un nouvel arrêté qui cette fois considère comme « un nouveau sacrifice » « l'évacuation » qui a succédé à l'occupation.

Le traumatisme de « l'expulsion », les réfugiés vont d'une certaine manière le revivre au moment où ils réintègrent la ville et constatent qu'en leur absence, les maisons ont été pillées. Déjà confrontés à la « violence des ruines » (3), les Saint-Quentinois partis avec pour tout bagage une valise, doivent se faire à la raison que les jardins ont été creusés, les murs sondés pour découvrir et emporter objets précieux et valeurs qu'ils avaient pris soin de cacher avant leur départ forcé. Ville débarrassée de sa population

donc totalement impuissante à opposer le moindre geste aux volontés de l'occupant, Saint-Quentin se ressent ville livrée aux pillages et souillée jusqu'au cœur de ses maisons. Systématiquement attribués à l'armée allemande, les pillages forment un thème dominant de la représentation des années de guerre que l'on trouve dans les récits locaux.

A propos de cette pratique, Hanotaux (4) ira jusqu'à parler d'un « droit édifié au profit de chaque officier ou soldat » allemand qui devient ainsi un obligé de l'Empereur.

D'autres faits, soit parce qu'ils sont massifs comme c'est le cas des destructions opérées sur l'outil industriel, soit parce qu'ils ont une charge symbolique forte sont également mis en avant pour composer le récit du « martyre de la ville ». Le saccage du cimetière Saint-Jean a marqué les esprits. On en fait des photos, de même que l'on publie des clichés des piliers de la collégiale que les Allemands ont minés dans l'intention de faire sauter l'édifice. Si ce joyau du patrimoine local, qui a des allures d'épave chancelante au milieu des ruines à la libération, n'a pas sauté, il a essuyé au cours de la guerre des bombardements qui l'ont laissé très fortement endommagé.

Alors que le conseil municipal a regagné la cité en janvier, après l'hiver 1919 quand le retour des réfugiés s'accélère et que la perspective d'une renaissance de la ville se précise, le récit de « sa guerre » devient capital pour Saint-Quentin comme pour les autres villes sinistrées. Indispensable au travail de deuil, il représente également un outil au service du combat politique que livrent les élus et décideurs locaux pour mener à bien la reconstruction urbaine et la reconstitution du tissu industriel. Le rappel de l'histoire donne du sens à la remobilisation des hommes et des énergies. Il permet également de souligner, autant de fois que nécessaire, la légitimité qui fonde les multiples appels à la solidarité nationale lancés et relancés dans les années 1920 par les notables de la cité. ●

Damien BECQUART

1 - L'évacuation de Saint-Quentin. *Le Monde illustré* 21 janvier 1922.
2 - Maxime de Sars - *Petite histoire de Saint-Quentin*.
3 - Philippe Nivet dans l'ouvrage collectif *Reconstructions en Picardie après 1918* - Réunion des musées nationaux.
4 - Gabriel Hanotaux - *L'Aisne pendant la Grande Guerre*. Dans cet ouvrage, l'historien qui fut aussi président du Comité de l'Aisne de secours aux réfugiés, évoque les profanations commises dans un cimetière de la ville parmi lesquelles figure la tombe de son père.



LES DESTRUCTIONS

Logements et bâtiments publics.

A Saint-Quentin, sur 12 939 habitations et immeubles, 4 467 sont entièrement détruits et 8 472 endommagés à 70%.

16 000 habitations détruites, 16 000 endommagées et 596 bâtiments publics détruits à l'échelle de l'arrondissement. Début 1922, dans l'Aisne, seulement 13% des maisons d'habitation ont été reconstruites et réparées définitivement

Outil industriel.

Dans le secteur de Saint-Quentin à l'issue de la guerre, 10% des immeubles industriels subsistent, 1% du matériel mécanique et 10% du matériel bois. Dans l'arrondissement, 396 usines sont sinistrées qui employaient 31 600 ouvriers avant guerre. En juin 1924, 215 usines ont été remises en pleine marche et 104 fonctionnent partiellement pour un effectif de 17 950 ouvriers.

LE RETOUR DES RÉFUGIÉS

- 18 mars 1917 : évacuation du dernier habitant.
- 6 janvier 1919 : 253 habitants revenus,
- En mai 1919, 7 000 habitants ont regagné la ville auxquels s'ajoutent 3 000 hommes de troupe et 2 500 prisonniers de guerre affectés au déblaiement. Au printemps 1919, le retour des réfugiés se fait au rythme de 150 personnes par jour.
- 1921 : Saint-Quentin compte 37 334 habitants.
- 1931 : 49 448 habitants.

Sources : Société académique de Saint-Quentin ; E. Olivier-Valengin - *Le financement de la reconstruction de Saint-Quentin* ; Gérard Lobry - *Reconstructions en Picardie après 1918* ; *Le Monde illustré*.



4 Saint-Quentin, libération d'une ville fantôme



1 - A l'arrière-plan, l'hôtel de ville intact.
2 - La rue des Toiles.
3 - A droite, le monument de 1557. Au fond, la Basilique fortement endommagée.
4 - Deux Allemands avec un chien dans la rue Saint-Jean.

Photos inédites, provenant d'un album réalisé par un soldat allemand entre mars 1917 et septembre 1918 lorsque la ville ne comptait plus un seul habitant, aimablement prêtées par la Société académique de Saint-Quentin.



Gouttes de neige fondues comme des larmes sur l'un des visages du monument de Haïm Kern sur le plateau de Californie. Photographie Alice Lebeaux, atelier photo collège de Corbeny/Caverne du Dragon. Direction artistique : Bruno Gouhoury.

Terminer une guerre

TERMINER UNE GUERRE

DERNIÈRES HEURES AVANT L'ARMISTICE
L'HOMME QUI SIGNA POUR L'ALLEMAGNE
VAINQUEUR OU VAINCU EN 1918 ?

Le 7 novembre, les plénipotentiaires allemands qui sollicitent l'armistice se présentent aux avant-postes français dans le nord de l'Aisne, à Haudroy puis à La Capelle. Sur le passage de la délégation, les fusils se sont tus. Ailleurs, et jusqu'à la signature de l'armistice, ils continuent à tirer. Récit de ce voyage de Spa (Belgique) à Tergnier, dernière étape avant le rendez-vous historique dans la clairière de Rethondes.

RETHONDES, LE 11 NOVEMBRE À 11 HEURES

La signature se déroule le matin du 11 novembre dans le wagon-restaurant 2419 stationné dans la clairière de Rethondes (Oise). Les documents de l'Armistice imposent aux Allemands des conditions draconiennes. Ils doivent entre autres livrer la majorité de leur armement, de leur aviation, de leur flotte de guerre et évacuer, dans les trente jours, la rive gauche du Rhin, y compris en Allemagne.

Nuit du 6 au 7 novembre 1918, les belligérants s'échangent des messages par radiotélégraphie. Un radiogramme du haut commandement allié fixe les conditions d'un premier contact avec les négociateurs allemands : « Si les plénipotentiaires allemands désirent rencontrer le maréchal Foch pour lui demander un armistice, ils se présenteront aux avant-postes français par la route Chimay-Fourmies-La Capelle-Guise »⁽¹⁾.

Depuis quelques semaines déjà, au nord de l'Aisne dans cette Thiérache occupée depuis quatre ans, le recul de l'armée du Kaiser semble s'accélérer. Les civils, au contact quotidien des troupes adverses, en relèvent les indices.

Dans son journal⁽²⁾ aux dates des 27 et 28 octobre, le brasseur Albert Denisse note ainsi : « Si les Français avaient continué d'avancer, comme les Allemands s'y attendaient, ceux-ci se seraient retirés de 25 kilomètres sans opposer grande résistance ». Puis, le 1^{er} novembre, le même écrit : « On croit que la fin de la guerre approche et les Allemands se découragent de plus en plus ».

Le 5 novembre, au sud de la forêt du Nouvion, des civils viennent au contact des premières lignes françaises. Ils sont porteurs d'une note des autorités militaires allemandes qu'ils remettent à un officier du 12^e R.I.⁽³⁾ : il s'agit de consignes auxquelles la population a été priée de se conformer.

Rocquigny (Aisne), 7 novembre 1918 : automobiles de parlementaires allemands envoyés pour demander l'armistice. BDIC.

Les Allemands organisent leur repli en bon ordre. Le message est transmis à l'état-major assorti de ce commentaire manuscrit : « note (...) qui paraît intéressante au point de vue du retrait général allemand ».

Tous ces signes qui ne trompent pas alimentent dans la population des secteurs occupés l'espérance d'une fin, cette fois, très proche. Mais quand précisément ? Nul ne saurait dire ; tant d'espoirs ont été tant de fois douchés depuis 51 mois. Seules savent, mais n'en diront rien, quelques personnes.

Elles forment le sommet de la hiérarchie militaire et de l'Etat où l'on arrête, à cette heure et en lien avec les alliés, les règles

de la dernière partie de poker qui va se jouer entre belligérants. L'enjeu est tel qu'il convient de garder le secret. Surtout, ne pas dévoiler son jeu trop tôt.

Le 7 novembre à Haudroy, au nord de La Capelle, le clairon Sellier embouche son instrument. Il sonne le « Halte-là ! Cessez le feu » : la musique d'une trêve sur une portion de front réduite. Un coup de clairon pour permettre le passage des plénipotentiaires allemands, en route vers la clairière de Rethondes, où ils ont rendez-vous avec le maréchal Foch pour cette dernière partie de poker qu'est la négociation. La délégation allemande a quitté Spa en Belgique, embarquant à bord de cinq Mercedes à capote mobile, frappées de l'aigle impérial, peu avant midi le même jour. Pour espérer atteindre La Capelle à 17 heures, le secrétaire d'Etat Erzberger demande aux chauffeurs d'ap-

A bord de cinq Mercedes frappées de l'aigle impérial

« Braves camarades français »

puyer sur l'accélérateur... Une des Mercedes manquant un virage dès la sortie de la cité et le véhicule qui suit l'emboutit ! L'accident n'est que matériel et les plénipotentiaires poursuivent leur chemin. Seulement, après de si longs combats, les routes sont jonchées d'obstacles. A Chimay, le général commandant la place incite la délégation à ne pas trop se presser : des arbres ont été abattus volontairement pour gêner la progression des troupes françaises. Il faut dégager le parcours. Quelques kilomètres plus loin, à Trélon, ce sont des mines qu'il faut enlever.

Côté français, les ordres cheminent. De Beaulieu-les-Fontaines à Saint-Quentin, de Saint-Quentin à Villers-lès-Guise, de Villers-lès-Guise à Buironfosse, de Buironfosse à La Capelle. Seuls les gradés sont mis dans la confiance, mais cela n'empêche pas la rumeur de se propager entre les lignes. Une patrouille fait prisonniers plusieurs soldats allemands qui ont déposé leurs armes sur le talus. Mieux, un adjudant, pris avec cinq de ses hommes alors que son groupe s'approche désarmé, s'étonne : il croyait l'armistice déjà signé et voulait saluer « ses braves camarades français ». Mais la guerre n'est pas finie.

A 20h20, les phares des Mercedes percent le brouillard : Haudroy, enfin ! Le général von Winterfeld se présente au chef de bataillon français, le capitaine Lhuillier, et s'excuse de son retard. La délégation est conduite, à la villa Pâques, une grande maison bourgeoise de La Capelle où les attend le commandant de Bourbon-Busset. Les deux

officiers supérieurs s'entretiennent quelques instants et tombent d'accord pour dire que les opérations militaires dureront jusqu'à la signature de l'armistice. La trêve, qui doit prendre fin à minuit, est prolongée jusqu'à 6 heures le lendemain. Les poilus aux avant-postes y gagnent une nuit de tranquillité, c'est toujours ça de pris !

La guerre n'est pas finie, le voyage des plénipotentiaires non plus. Ils roulent vers le sud jusqu'à Homblières, à bord de voitures françaises cette fois. Le général Debenedy a installé son poste de commandement avancé dans le presbytère de ce village voisin de Saint-Quentin. Il accueille à son tour les parlementaires allemands. Dîner frugal, servi sur une table faite de bric et de broc. Au menu, soupe d'orge et de jambon frais aux petits pois, puis nouveau départ, direction Tergnier.

La ville cheminote est en ruines après les destructions opérées début 17 par les Allemands lors de leur repli sur la ligne Hindenburg. Mais la voie ferrée est toujours bonne pour le service. Et c'est en train que la délégation rejoint la forêt de Compiègne et la clairière de Rethondes pendant qu'ailleurs des hommes continuent de tomber. La guerre n'est pas encore finie. ●

Jean-Yves DUPAIN
et Damien BECQUART

Tergnier (Aisne) : le train des parlementaires allemands. BDIC.

7,8,9,10 novembre... la guerre n'est pas finie

1 - R.-G. Nobécourt, l'année du 11 novembre (1918).

2 - *Le journal de Pabert, la vie quotidienne du village d'Etreux sous l'occupation*. Mémoire de maîtrise d'histoire présenté par Franck Le Cars sous la direction de Rémy Cazals - Université de Toulouse Le Mirail.

3 - Document aimablement prêté par le Lieutenant-Colonel Robert Denisse, petit-fils d'Albert Denisse dit "Pabert" cf (2).

ET PENDANT CE TEMPS-LÀ...

Alors que les plénipotentiaires allemands traversent l'Aisne, la bataille continue à faire rage dans les Ardennes. La 163^e division d'infanterie reçoit l'ordre de traverser la Meuse. Dans son ouvrage "Passage de la Meuse par la 163^e division", le colonel Grasset raconte que le général Boichut, qui dirige la division, peine à y croire. Il sait, comme ses hommes, que la fin de la guerre est proche, mais le général Marjoulet, porteur de l'ordre, insiste : « Il faut passer. Il le faut, à tout prix. L'ennemi hésite à signer l'armistice (...). Il faut frapper son moral par un acte d'audace ». Les troupes françaises perdent 92 hommes dans cette opération.

1- Maréchal Foch
2- Amiral Wemyss
3- Délégué américain
4- Général Weygand

5- M. Erzberger
6- Général v.Gundell
7- Général v. Winterfeld
8- Comte von Oberndorff



Le Wagon du Maréchal Foch tel qu'il était représenté dans *Le Miroir*.



Photo *L'illustration* : l'avion qui décolla de Tergnier le 11 novembre pour emporter à Spa le texte des conditions d'Armistice.

La guerre



Après une certaine euphorie liée à la victoire, l'épuisement général du pays conduit progressivement la société française à la désillusion et à une condamnation de la guerre. En Allemagne, la République née de la défaite tente de surmonter le conflit. Mais certains à droite et dans l'armée donnent progressivement corps à un mythe selon lequel la situation militaire ne serait en rien à l'origine de la capitulation. La responsabilité de l'échec est d'abord attribuée aux milieux politiques révolutionnaires puis étendue aux sociaux-démocrates et à ceux qui ont appuyé l'accession au pouvoir de ces derniers. Ainsi se propage dans l'Allemagne vaincue la légende du coup de poignard dans le dos.

Entre 1914 et 1918, les sociétés belligérantes ont pour horizon d'attente la fin de la guerre et la paix qui suivra. Cette fin tant espérée est advenue, apportant avec elle d'autres espoirs, mais aussi illusions et désillusions. En France, le soulagement que l'épouvantable épreuve soit terminée se combine avec la fierté de la victoire pour déboucher d'abord sur une exultation collective. Nombre de Français se sentent confortés dans la conviction de l'innocence de leur pays dans le déclenchement et le déroulement des hostilités. Pour eux, le futur traité de paix, fondé sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ouvrira sur un nouvel avenir d'entente pacifique. Ainsi, la France qui a défendu le droit avec succès demeurera à l'avant-garde de l'humanité.

Une fois retombé l'enthousiasme de la victoire, cette compréhension présomptueuse de l'histoire ne disparaît pas, mais l'interprétation globale de la guerre se modifie peu à peu. Le sentiment national doit en effet faire face à l'épuisement géné-

ral du pays, ce qui conduit progressivement à une condamnation de la guerre. La paix décevante et l'échec de l'ordre instauré à Versailles provoquent la désillusion : la guerre, inefficace à instaurer un équilibre pacifique durable à la hauteur des sacrifices consentis, est de plus en plus perçue comme une œuvre de destruction qui ne doit plus se reproduire. La victoire, en faisant disparaître toute cause de nationalisme insatisfait, facilite finalement les réorientations pacifistes.

En Allemagne, peu de gens sont conscients de l'état réel de l'armée au moment de l'armistice : l'irruption de la défaite provoque un choc immense et une profonde déconvenue. En outre, le Traité de Versailles rend bientôt l'Allemagne responsable du conflit alors que pendant quatre ans, la population a vécu sur l'idée d'un encerclement légitimant toutes les attaques pour desserrer l'étau. Plus que le soulagement, c'est la consternation qui domine.



Les Allemands sont dès lors portés à refuser la réalité de la défaite : la reconnaître et l'accepter reviendrait à trahir les morts du conflit en concédant qu'ils auraient été sacrifiés en vain.

En vue de donner néanmoins un sens à la guerre, les attitudes s'affrontent en fonction des attentes que chacun avait placées en elle, de la poursuite du combat initié depuis 1914 à la remobilisation dans la révolution. Le sens de la guerre reste donc conflictuel. La République née de la défaite s'efforce, pour affirmer sa légitimité, de surmonter le conflit et d'en forger une interprétation consensuelle. Elle se heurte cependant à l'image mythifiée d'une guerre qui n'a plus que peu à voir avec la réalité, et qui domine désormais les représentations publiques. ●

Elise JULIEN

1 - Enfants dans Chavignon après guerre. On aperçoit, à droite de la chaussée, des obus empilés. Archives départementales de l'Aisne.
2 - Laon est libéré le 13 octobre 1918. Rencontre entre des civils et des soldats français le 14 octobre 1918. BDIC.

réinterprétée

LA LÉGENDE DU COUP DE POIGNARD DANS LE DOS

Au lendemain de l'armistice, une légende se répand en Allemagne selon laquelle l'armée allemande n'aurait pas été vaincue sur le champ de bataille, mais « poignardée dans le dos » depuis l'arrière. Cette idée se développe sur un terrain préparé par les événements des derniers mois du conflit, avant d'envahir le débat public dans les années d'après-guerre.

À l'été 1918, malgré les graves revers du mois d'août et une défaite toujours plus prévisible, Ludendorff continue de se faire fort de gagner la guerre. Ce n'est qu'à la fin septembre qu'il admet la perspective d'une débâcle. Son but est alors de sauver l'armée plus que l'Allemagne. C'est pourquoi il entreprend méticuleusement de transmettre le pouvoir à ses ennemis politiques.

L'effondrement de la Bulgarie lui en fournit le prétexte : il exige que le pouvoir civil demande un armistice dans les 24 heures car il n'est pas certain de pouvoir empêcher plus longtemps une catastrophe militaire. Cette demande doit cependant être formulée par ceux qui se sont toujours prononcés pour une paix négociée, c'est-à-dire les partis de la majorité du Reichstag. Pour les convaincre d'accéder aux affaires, Ludendorff propose une parlementarisation du régime. Le 5 octobre 1918, un nouveau gouvernement prend la tête du pays, dans lequel les sociaux-démocrates jouent un rôle de premier plan. Celui-ci s'empresse d'adresser à Wilson une demande d'armistice dont il endosse toute la responsabilité : admettre publiquement le rôle de l'état-major dans cette demande serait un aveu de défaite préjudiciable à la négociation de la paix. Ainsi, la volonté d'obtenir le meilleur compromis en politique étrangère conduit à une décision potentiellement lourde de conséquences en politique intérieure.

En effet, Ludendorff peut laisser entendre qu'il s'est contenté d'approuver une démarche proposée par les civils. Rapidement, il adopte même la posture du général courageux qui se dresse devant un gouvernement de capitulards, à tel point qu'il doit démissionner. D'autres responsables militaires restés en place sont néanmoins décidés à mener le combat jusqu'au bout : l'amiral Scheer organise ainsi fin octobre, contre la volonté du gouvernement, une sortie de la flotte.



Une mutinerie éclate alors en rade de Kiel, et les marins entraînent dans leur révolte les soldats en garnison et les travailleurs. De leur côté, pour faire aboutir les négociations avec l'Entente, les sociaux-démocrates exigent l'abdication de l'empereur. En quelques jours, l'Allemagne passe de la dictature militaire à la république des conseils.

La droite se pose d'emblée en accusatrice de ceux qui, au cours de ces événements, auraient tout sacrifié à la paix. C'est laisser entendre que la défaite serait due à des causes politiques internes et non à la situation militaire. L'idée d'un « coup de poignard » prend bientôt forme. S'appuyant sur l'hypothétique déclaration d'un général anglais selon laquelle l'armée allemande aurait été poignardée dans le dos par « la population civile », elle ne circonscrit d'abord aucun groupe clairement, ce qui permet de moduler les responsabilités à la convenance. Elle désigne d'abord les éléments radicaux à l'origine de la révolution, inspirés par l'étranger. Elle vise plus largement toutes les idées subversives qui auraient contribué à démoraliser l'armée, ce qui revient à mettre en cause la social-démocratie et à renouer avec un discours antérieur selon lequel le SPD serait un parti apatride, éternel

renégat menaçant l'unité allemande. L'accusation s'élargit aussi à tous les démocrates ayant permis l'accession de ces traîtres au pouvoir. De nombreux militaires, historiens et mémorialistes apportent leur contribution à cette légende. L'épisode de la fin peu glorieuse de l'armée se transforme en saga héroïque dont l'honneur des chefs militaires peut sortir sauf. Contre cette légende qui s'installe dans les esprits, le nouveau régime ne trouve que de faibles parades : rectifications apportées par d'importants acteurs de cette fin de guerre, publication d'un livre blanc sur les origines de l'armistice, création d'une

Ludendorff adopte la posture du général courageux qui se dresse devant un gouvernement de capitulards

commission d'enquête parlementaire. Mais des arguments fondés sur la raison ne peuvent rien contre une légende qui joue avant tout sur l'affect et qui explique trop

bien l'inexplicable. Moralement et politiquement confortable pour les milieux conservateurs allemands, la légende du coup de poignard dans le dos est systématiquement utilisée, conjointement à la rhétorique des « criminels de novembre », à des fins de propagande contre la République de Weimar. Elle contribuera largement à la désagrégation du régime démocratique.

Elise JULIEN

À Haudroy, au nord de La Capelle, les voitures des plénipotentiaires allemands venus négocier l'armistice. Photo Société historique de Soissons.

DERNIÈRES HEURES AVANT L'ARMISTICE
VAINQUEUR OU VAINCU EN 1918?
L'HOMME QUI SIGNA POUR L'ALLEMAGNE

Matthias Erzberger : La paix à en mourir

Un civil pour diriger la délégation allemande qui allait signer l'armistice! On peut imaginer la surprise du maréchal Foch à la lecture de la liste des plénipotentiaires qui lui est communiquée le 6 novembre 1918. Un simple secrétaire d'Etat du nom d'Erzberger accompagné par des officiers de second ordre. Ainsi en avait-on décidé au grand quartier général de l'armée allemande et dans l'entourage du maréchal Hindenburg. Un choix non dénué d'arrière-pensées et aux conséquences dramatiques pour Matthias Erzberger.

L'homme qui dirige la délégation allemande d'armistice s'appelle Matthias Erzberger. Il a 43 ans. Ce fils d'artisan de Souabe (Bade-Wurtemberg) a d'abord été journaliste et militant catholique. En 1903, il est élu au Reichstag dont il est, à 28 ans, le plus jeune député. Il s'impose bientôt comme l'un des leaders du « Zentrumsparlei », le parti du centre catholique, ancêtre de l'actuelle CDU.

Mais c'est le 6 juillet 1917 que son destin s'est véritablement scellé. Ce jour-là, Erzberger intervient dans un débat au Reichstag pour justifier une paix sans annexions. C'est un formidable revirement pour un homme connu jusqu'alors pour ses positions militaristes et expansionnistes. En 1914, il réclamait l'intégration au Reich de la Belgique et des pays baltes. En 1917, l'échec de la guerre sous-marine à outrance amène Erzberger à s'opposer ouvertement aux hommes du Grand Quartier général, à Hindenburg et à Ludendorff, au moment où des négociations de paix séparée sont menées par l'Autriche et par le pape. Son initiative aboutit le 19 juillet au vote d'une résolution de paix par une majorité de députés : ceux du centre catholique ont joint leurs voix à celles des sociaux-démocrates.

Matthias Erzberger (1875-1921). Dans une lettre à sa fille Maria, l'homme qui a signé l'armistice de 1918 pour l'Allemagne écrivait en janvier 1920 : « Elle est déjà fondue, la balle qui doit m'abattre ». Haus der Geschichte/Baden-Württemberg.



Le 3 octobre 1918, dans le gouvernement qu'il constitue avec la perspective de terminer la guerre, le nouveau chancelier Max de Bade appelle Erzberger qui est nommé secrétaire d'Etat sans portefeuille. Le 6 novembre, la désignation à la tête de la délégation d'armistice de ce catholique pratiquant pourrait amadouer Foch dont les convictions religieuses sont bien connues. Elle permet surtout à l'état-major de se défaire de ses responsabilités sur un civil.

Dans ses « Souvenirs de guerre » qu'il publie en 1920⁽¹⁾, Erzberger raconte ces cinq journées qui ont fait de lui « l'homme qui a signé l'armistice ». Le départ de Berlin en train le 6 novembre à 17 heures. L'arrivée à Spa en Belgique où se trouve le Grand Quartier Général allemand. La composition de la délégation définitivement fixée et les ultimes instructions de Hindenburg. Il est midi le 6 novembre quand s'ébranle le cortège des cinq Mercedes. A la sortie de la ville, la voiture de tête, celle d'Erzberger, rate un virage. Le convoi est réduit à quatre véhicules qui progressent lentement par Chimay, Trélon et Fourmies où l'on transforme deux nappes pour en faire de grands drapeaux blancs. Avec des heures de retard, c'est enfin le passage des lignes françaises dans la nuit de novembre.

A l'entrée de La Capelle, des soldats demandent à Erzberger des cigarettes et surtout l'interrogent : « Finie, la guerre ? ». Changement de voitures. Dans la Delaunay qui le mène à Tergnier, Erzberger demande au commandant de Bourbon-Busset – qu'il prend pour un prince de Bourbon – comment il faut prononcer le nom du maréchal Foch : « Foche » ou « Foque » ? Il ignore toujours où et quand il doit rencontrer le généralissime. C'est dans la forêt de Compiègne. Première entrevue le 8 à 9 heures au matin du matin. Erzberger prend connaissance des clauses de l'armistice qu'il ne parvient pas à adoucir. Il en réfère à Berlin. Le texte est finalement signé le 11 novembre à 5h30 du matin. Dans moins de six heures, ce sera le cessez-le-feu sur toute la ligne du front.

Une phrase terrible de ses « Mémoires » résume ce qu'a été la route qui l'a mené de Spa à Compiègne : « Ce voyage fut pour moi encore plus bouleversant que celui que j'avais fait trois semaines auparavant pour me rendre jusqu'au lit de mort de mon fils unique ».

Il venait en effet de perdre son fils Oskar, emporté par la grippe espagnole.

Après les élections pour l'Assemblée constituante de Weimar en janvier 1919, il devient secrétaire d'Etat chargé de l'application de l'armistice signé à Compiègne, et donc de la signature de la paix. Erzberger était persuadé que le traité de Versailles, même s'il était, comme il le disait lui-même, « insupportable, inapplicable, et pourtant impossible à ne pas accepter », n'était pas ce « Diktat » dont parlaient les nationalistes allemands. Signer la paix, c'était pour lui la condition indispensable pour construire une Allemagne nouvelle, plus démocratique, et mieux reconnue parmi les nations.

Parce qu'il a signé l'armistice à Compiègne, parce qu'il a défendu le Traité de Versailles, même s'il n'a pas participé à la signature solennelle du 28 juin 1919, Matthias Erzberger devient pour les nationalistes « l'homme à abattre ». Le 23 juin 1919, il échappe à un premier attentat. Peu après, son bureau au ministère des Finances est mitraillé. A la troisième tentative, en janvier

1920, il n'est que légèrement blessé. La quatrième tentative, le 26 août 1921, alors qu'il passe ses vacances en Forêt Noire, lui est fatale. C'est un véritable guet-apens qu'ont monté Heinrich Tillesen et Heinrich Schulz, deux anciens officiers de marine. Les assassins de Matthias Erzberger appartiennent à une société secrète d'extrême-droite, l'Organisation Consul⁽²⁾.

Le crime est salué par de courageux anonymes qui écrivent à la police : « L'Allemagne est enfin libérée de ce traître à la Patrie ». Ce meurtre politique en annonce d'autres. Les démocrates allemands ne s'y trompent pas : ils sont 500 000 à manifester à Berlin le jour de ses obsèques. Hitler non plus. Les assassins de Matthias Erzberger sont amnistiés en 1933, peu après son arrivée au pouvoir. Ils seront même élevés par les nazis au rang de « héros de la résistance nationale »⁽³⁾. ●

Guy MARIVAL

(1) C'est le titre de l'édition française parue en 1921. Le titre allemand « Erlebnisse im Weltkrieg » qu'on pourrait traduire par « Ce que j'ai vécu pendant la Guerre mondiale » est plus explicite.

(2) L'Organisation Consul est également responsable d'autres assassinats comme celui du ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau en juin 1922.

(3) Tillesen et Schulz seront rejugés en 1947 et en 1950, et condamnés respectivement à 15 et 12 ans de détention.

Le monument des Fantômes.
Butte Chalmont - Aisne - 2008.
FX Dessirier/CGO2



Au casse-gueule

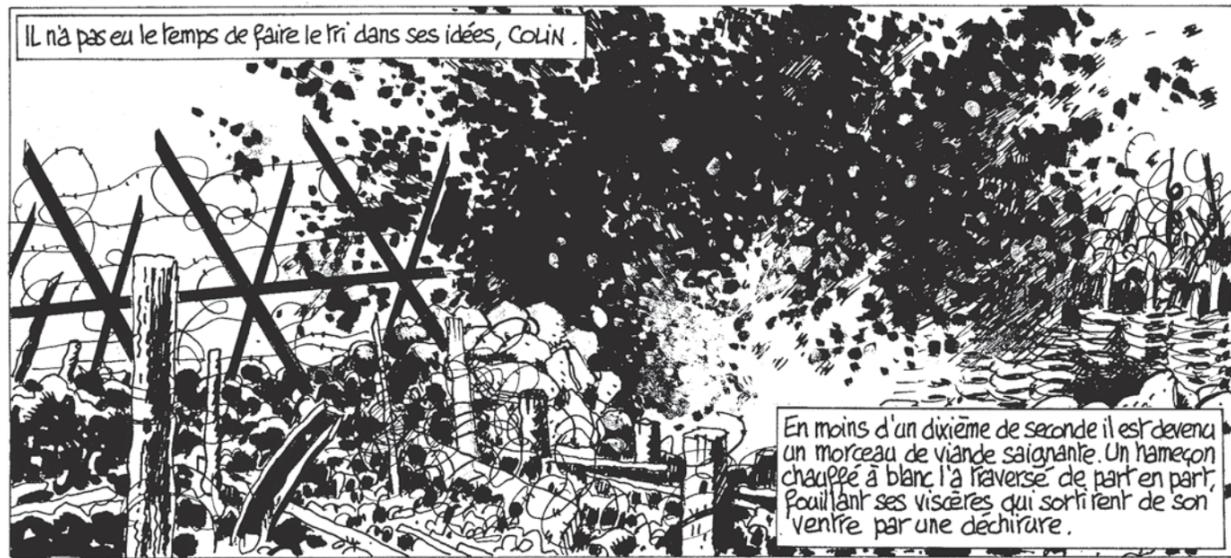


COLIN, avant la grande boucherie, son dada c'était la pêche à la ligne. Il était là au créneau à observer le grouillement des blocs au milieu des mouches à viande sur les deux cadavres qu'on ne pouvait pas approcher pour les enfouir sans risquer un mauvais coup.

Et là, au créneau, il repensait à ses bambous, à ses mouches et à son tout nouveau moulinet qu'il n'avait pas encore eu l'occasion d'essayer.



COLIN il se revoyait au bord de la rivière, le pinard au frais dans le courant, sa réserve de vers dans une petite boîte en fer et l'asticot embroché à l'hameçon qui se tordait comme... C'étaient les cadavres qui lui faisaient penser à ça, ou quoi? Non, quand-même pas!



IL n'a pas eu le temps de faire le tri dans ses idées, COLIN.

En moins d'un dixième de seconde il est devenu un morceau de viande saignante. Un hameçon chauffé à blanc l'a traversé de part en part, pouillant ses viscères qui sortirent de son ventre par une déchirure.

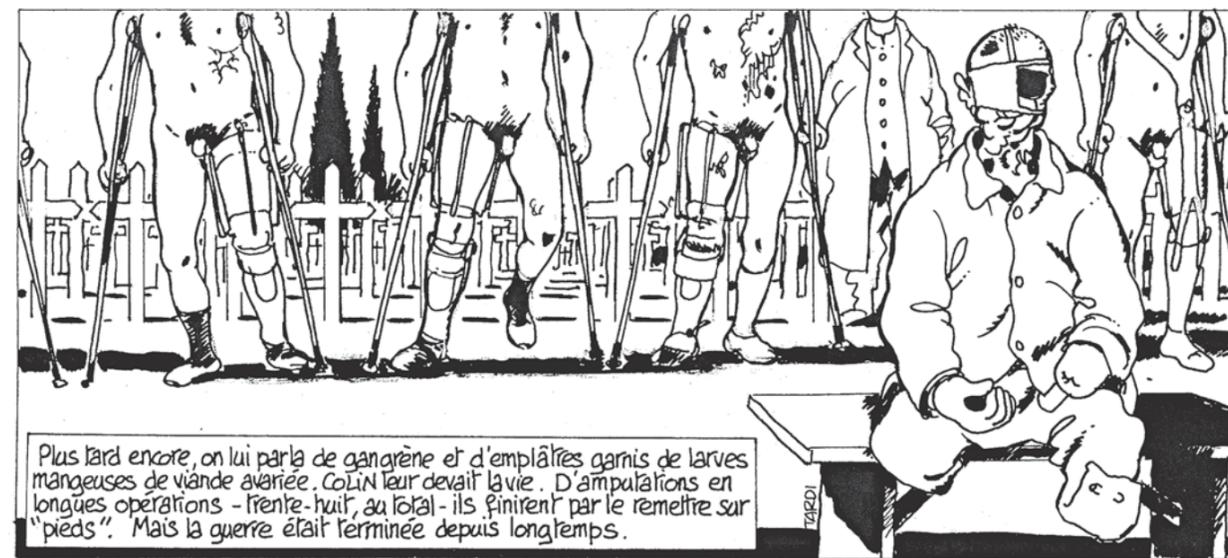
TARDI



Du poste de secours à l'ambulance et de l'ambulance à l'hôpital, il ne se souvenait que de cette chute dans une fosse remplie d'asticots grouillant sur l'écorché vif qu'il était devenu de la tête aux pieds... Et d'ailleurs où était sa tête? Où étaient ses pieds?



Plus tard, dans la puanteur de la salle commune, on lui donna une médaille.



Plus tard encore, on lui parla de gangrène et d'emplâtres garnis de larves mangeuses de viande avariée. COLIN leur devait la vie. D'amputations en longues opérations - trente-huit, au total - ils finirent par le remettre sur "pieds". Mais la guerre était terminée depuis longtemps.

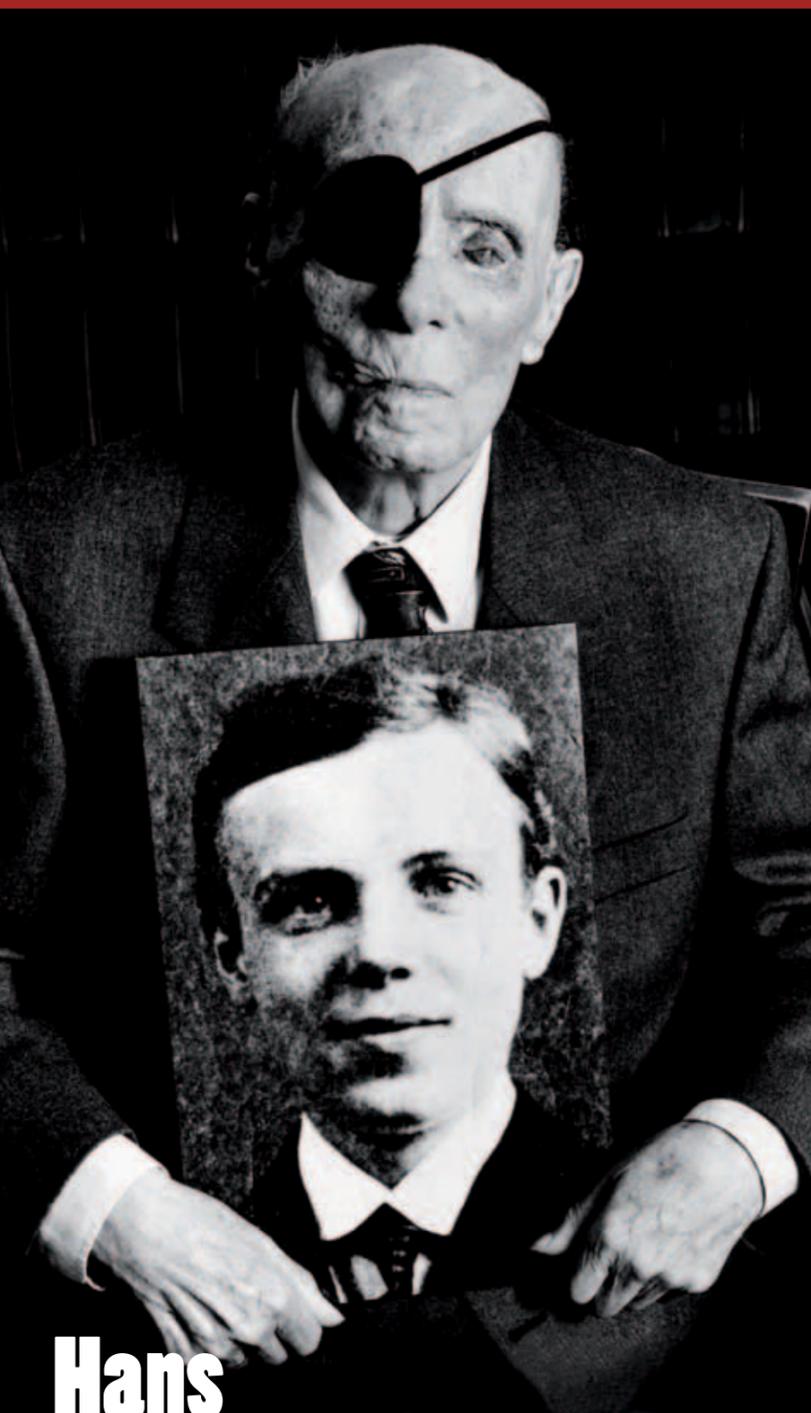
AU CASSE-GUEULE, PAR TARDI

HANS, LOUIS ET CHARLES

INSTANTS DÉROBÉS

AIDE-MÉMOIRE

(Por)traits (re)tirés



Hans

Hans Lange. Né à Lübeck le 14 avril 1899. Engagé fin 1915. Blessé au visage par l'explosion d'une grenade le 19 août 1918. Mitrailleur léger, il se trouve alors dans la Somme, non loin de la petite rivière l'Avre. Tout son visage est touché. Rapatrié à Francfort, hospitalisé à la pension Nickel. Perd la vue progressivement, subira des soins toute sa vie. En 1924, présente avec succès un doctorat de philologie à l'université de Marburg. Marié, 2 enfants. Disparaît fin 1999.

Hans Lange en 1917 et 1997. Photo Didier Pazery dans : *Visages de la Grande Guerre* - Calmann-Lévy.



Louis

Louis de Cazenave. Né le 16 octobre 1897 à Saint-Georges d'Aurac. Devance l'appel et s'engage en janvier 1916. Entre au 42^e régiment d'infanterie coloniale et rejoint le 5^e bataillon de tirailleurs sénégalais. Participe à la bataille du Chemin des Dames en avril 1917. Est versé par la suite au 152^e régiment d'artillerie. Démobilisé en 1919. Entre à la SNCF et épouse, en 1920, Marie, receveuse des Postes avec qui il aura deux enfants. Devenu pacifiste, il milite dans les associations d'anciens combattants. Disparaît le dimanche 20 janvier 2008 à l'âge de 110 ans à son domicile de Brioude en Haute-Loire.

1 - Louis de Cazenave en 1916 lors de son engagement. DR.

2 - Louis de Cazenave en 1918 lors d'une permission. DR.



Charles

Charles Abescat. Né en 1894 à Paris. Devance l'appel du service militaire en 1911 à l'âge de 18 ans. Incorporé au 45^e régiment d'artillerie de Saint-Hilaire-Saint-Mesmin près d'Orléans. Mobilisé en 1914. Effectue la totalité de la guerre, passe au total six ans, dix mois et seize jours sous les drapeaux. Maréchal des logis à sa démobilisation en 1919. Marié en 1919, trois enfants. Exerce la profession de comptable, collabore à l'administration du Théâtre de l'Atelier créé par Charles Dullin. Disparaît en 1949.

3 - Charles Abescat en 1914.

4 - Charles Abescat lors de son mariage en 1919. Photo famille Abescat. Recherches photos : Didier Pazery.

AU CASSE-GUEULE, PAR TARDI
 HANS, LOUIS ET CHARLES
INSTANTS DÉROBÉS
 AIDE-MEMOIRE

Dedans, un ailleurs

Ces photographies laissent voir quelques instants dérobés à la guerre.

1 Quelle pensée secrète reflètent ces yeux évadés? Le regard du poilu assis à gauche quitte littéralement l'image. La main glissée sous sa veste sur laquelle est agrafée une fourragère, l'homme, qui semble se gratter, est absent de la scène mais tellement présent sur la photo qui l'a immortalisée.

Dans l'instant, le jeu semble occuper exclusivement le photographe et le poilu plus âgé qui lui fait face. A l'inverse de son jeune voisin, ce combattant accroupi, le casque tenu en évidence entre les jambes, participe pleinement à la prise de vue paraissant tenir son rôle de soldat dont une représentation va être saisie.

Mais est-ce lui que le photographe voulait montrer, ou à travers lui le regard si dense de son voisin?



2 Un bâtiment en bardage bois couvert d'un toit de chaume et, au sol, ce qui semble être de la paille: on peut sans trop de risque imaginer que le décor dans lequel se tiennent les trois sujets de la photo est une ferme. Un jeune enfant, un chien et un poilu partagent un moment de complicité. Quels liens les unissent? S'agit-il, à quelques kilomètres du front, d'une rencontre au hasard des arrêts de la troupe en marche? Est-ce un échange entre un père, son enfant et l'animal de la maison à l'occasion d'une permission?

Pas de légende, photo orpheline, mais une impression qui domine: la guerre pour un temps est absente. Il reste cependant, qui colle à l'image, cet uniforme, ce calot, ces bandes molletières. Le temps sera peut-être, est sûrement très court. Elle peut, elle va, probablement très vite revenir.



3 Cette tranchée, c'est de la belle ouvrage. Du bien ordonné. Elle a deux niveaux. On s'y tient au sec. Les angles sont nets. La terre est fermement maintenue à l'extérieur par tout un dispositif de piquets, de grilles métalliques, de gabions, de coffrages en bois. Voilà qui par photo de presse interposée rassurerait tous ceux de l'arrière sur la solidité de nos positions. Voilà qui ferait dans les manuels techniques un excellent exemple pour tous ceux qui sont à l'instruction.

Las, ce soldat adossé au talus, une main pour la poche, l'autre pour la pipe, il n'y est pas. Mais alors pas du tout. C'est pas la tenue qui fait problème. C'est la tête. Regardez, ce regard fixe, ce je ne sais quoi de buté, cette bouche fermée. Il ne montre aucun enthousiasme, il a l'air contrarié. Pire, on pourrait s'imaginer qu'il a le cafard. Le cafard!!!, mais pourquoi? alors que cette belle tranchée!...

Non, ce soldat n'est vraiment pas dans le coup. Mais où est-il?

4 A l'arrière-plan de la photo, au sommet des briques dépassent deux têtes, deux calots attentifs à la scène qui se déroule à quelques mètres. Objet de ces regards perchés, quatre couples lancés sur une improbable piste de danse en terre et à l'air, délimitée par un mur et un bâtiment en bois prolongé d'un préau. Où est la guerre?

Trois femmes seulement, en robe et chignon, pour cinq uniformes. Mathématiquement, l'un des couples est donc constitué de deux hommes. A la guerre comme à la guerre! Un sixième poilu se tient debout à trois pas des danseurs. Mathématiquement fatal pour lui aussi: s'il désire être du bal, il lui faudra attendre son tour. Et si comme lui également, les deux calots, qui du haut du mur regardent la ronde, veulent s'y joindre, ils patienteront aussi. A la guerre comme à la guerre!

Damien BECQUART
 Photos: collection Yves FOHLEN.



Ces quatre photographies font partie d'une série reproduite à partir de négatifs exhumés d'un grenier en 1990 à Chauny (Aisne). Elles appartiennent à Yves Fohlen, guide à la Caverne du Dragon - musée du Chemin des Dames et n'ont été publiées qu'une seule fois dans l'édition de l'Aisne du quotidien *La Voix du Nord*. C'était le 16 avril 1997 à l'occasion du 80^e anniversaire du déclenchement de l'offensive du Chemin des Dames. Selon toute vraisemblance, elles ont été prises fin 1917 - début 1918 dans le secteur de Saint-Quentin.

VISAGE(S) DE GUERRE ET D'APRÈS-GUERRE

AU CASSE-GUEULE, PAR TARDI
HANS, LOUIS ET CHARLES
INSTANTS DÉROBÉS
AIDE-MEMOIRE

Damien Becquart



Guerre

Dans le paysage

Reportage photographique / François-Xavier Dessirier.



1 - La constellation de la douleur
Composée de neuf statues en bois brut calciné, "La Constellation de la douleur" de l'artiste Christian Lapie est érigée aux abords de la Caverne du Dragon sur le Chemin des Dames. L'œuvre rend hommage aux milliers de soldats africains des bataillons de tirailleurs sénégalais tombés au cours de la guerre.

2 - Souliers de poilu
Au détour d'une galerie dans les carrières de Roucy (Aisne), ce qu'il reste d'une paire de souliers ayant appartenu à un soldat français.

3 - Nécropole de Mons-en-Laonnois
Le cimetière militaire de Mons-en-Laonnois (Aisne) où reposent 5 010 soldats allemands ayant pris part aux batailles du Chemin des Dames à l'automne 1914, en 1917 et en 1918 ; ainsi que des combattants tombés lors de la contre-offensive alliée d'août à octobre 1918.

4 - Nécropole de Seringes-et-Nesles
La Nécropole de Seringes-et-Nesles, dans le sud de l'Aisne, où reposent 6 012 soldats américains tombés dans la région.

5 - Fort de la Malmaison
Désarmé et sans garnison, le Fort de la Malmaison sur le Chemin des Dames est investi par les troupes allemandes en 1914. Il sera repris par le 4^e régiment de zouaves en octobre 1917, repassera aux mains des Allemands en mai 1918 puis définitivement reconquis, le 28 septembre 1918 par le 25^e bataillon de chasseurs alpins.

6 - "Passant, arrête-toi"
Monument érigé en forêt de Retz par la mère du sous-lieutenant Georges Edward Cecil, en l'honneur de son fils âgé de 18 ans et de ses camarades anglais et irlandais tombés en cet endroit le 1^{er} septembre 1914.

7 - Bois Belleau
La nécropole de Bois Belleau, près de Châteaui-Thierry, compte 2 289 sépultures de soldats américains tombés au cours de la 2^e bataille de la Marne.

8 - Nu dans la pierre
Sur le mur au-dessus du lavoir dans les carrières de Roucy, un nu sculpté dans la pierre par un soldat français.

9 - La pierre d'Haudroy
Entre La Capelle et Haudroy, le 7 novembre 1918, arrivèrent quatre voitures allemandes, phares allumés et drapeau blanc en évidence. Elles transportaient les plénipotentiaires désignés pour négocier un armistice.

VISAGE(S) DE GUERRE ET D'APRÈS-GUERRE

Les Fantômes, monument commémoratif de la 2^e bataille de la Marne sur la butte Chalmont, près d'Oulchy le Château, est l'une des œuvres majeures de Paul Landowski. L'artiste y a travaillé dix ans, marqué par sa propre expérience de soldat. Inaugurée en juillet 1935, cette sculpture monumentale en granit rose rappelle le sacrifice des hommes précipités dans la guerre.



1 - Les Fantômes. Le monument en 2008. Fx Dessirier/Cgo2.
2 - Paul Landowski taillant une figure de la France dans les années 1950. Musée Landowski.

« Ces morts, je les relèverai »

« Défoncer la colline d'où jailliraient les morts dressés. [...] Des paliers autant que les années de guerre, et au bord de la route, une grande figure de La France en marche. Le paysage et la sculpture intimement liés ». C'est ainsi que le sculpteur français d'origine polonaise Paul Landowski (1875-1961) se représente, dans son Journal en 1928, ce qui deviendra Les Fantômes de la Butte de Chalmont. Paul Landowski est alors un artiste réputé. Cette célébrité, il la doit au Grand Prix de Rome obtenu en 1900 pour son *David combattant Goliath*. Son style expressif et classique lui vaut de nombreuses commandes publiques, en particulier des monuments aux morts au sortir de la Grande Guerre (dont le monument aux morts de la ville de Saint-Quentin). Pourtant, son œuvre la plus célèbre n'a aucun rapport avec le conflit : il s'agit du *Christ rédempteur*, sculpture de 30 m de haut qui domine la baie de Rio de Janeiro⁽¹⁾.

L'œuvre connaît un succès immédiat

L'idée d'un monument en hommage au simple soldat lui serait venue dès 1916. En 1919, il réfléchit à une composition dans laquelle des morts de la guerre se relèveraient. Il en fait un modèle en plâtre en 1923. *Les Fantômes*, ce sont sept soldats, représentant chacun une arme différente et au milieu d'eux la figure du héros sacrifié, un jeune homme nu en train de s'élever vers le ciel. Face au succès du plâtre, plusieurs emplacements sont envisagés. En 1927, le site de la butte Chalmont est choisi. C'est sur cette colline, qui se dresse au milieu de la plaine soissonnaise près d'Oulchy le Château, que sera érigé le monument officiel commémorant la Seconde Bataille de la Marne. L'emplacement ne séduit guère, au pre-

mier abord, le sculpteur. Mais la collaboration avec l'architecte Jean Taillens est fructueuse. L'idée d'une perspective rythmée par des paliers se dessine : l'œuvre s'inscrit dans le paysage. Pour ce monument, Landowski choisit le granit rose, pierre d'éternité selon lui. Quant à La France qui accueille le visiteur, Landowski en a réalisé neuf versions différentes : « il faut que ce soit une force irrésistible en marche », écrit-il dans son journal en 1931. Finalement, il fait le choix de la sobriété. La France a un vêtement moderne et pour seule arme, une arme défensive ; un bouclier sur lequel sont sculptées la Liberté, l'Égalité et la Fraternité. Si Paul Landowski a souvent considéré les monuments aux morts comme un gagne-pain, ce n'est pas le cas des *Fantômes*. Œuvre personnelle, loin des représentations stéréotypées de l'époque, elle l'occupera pendant une dizaine d'années. Il viendra même sur place terminer la taille du granit.

L'œuvre inaugurée le 27 juillet 1935 par le président de la République Lebrun connaît un succès immédiat : l'image des Fantômes est diffusée à travers le monde et devient une référence majeure de la sculpture commémorative. Le président de Gaulle y fait sa dernière allocution publique en juillet 1968. *Les Fantômes* structurent alors une mémoire commune et ambiguë de la guerre : La France en marche indique que cette guerre était juste car défensive alors que Les Fantômes rappellent la souffrance des hommes. ●

Philippe SALSON

1 - Une maquette du Christ Rédempteur de la baie de Rio se trouve à l'église de Ciry-Salsogne près de Soissons.

TÉMOIGNAGES DE COMBATTANTS

- BARTHAS Louis, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, La Découverte poche, 1997 [1^{re} éd. 1978].
- BERTHELÉ Raoul, *L'arrière-front. Un lieutenant photographe de la Grande Guerre*, Privat, 2008.
- CHAÏLA Xavier, *C'est à Craonne sur le plateau...*, FAOL, 1997.
- POMIRO Arnaud, *Carnets de guerre. Des Dardanelles au Chemin des Dames*, Privat, 2006.
- RICHERT Dominique, *Cahiers d'un survivant. Un soldat dans l'Europe en guerre 1914-1918*, La Nuée bleue, 1994 [1^{ère} éd. en allemand, 1989].
- VIGUIER Prosper, *Un chirurgien de la Grande Guerre*, Privat, 2007.

POUR UNE PREMIÈRE APPROCHE

- CAZALS Rémy, *Les mots de 14-18*, Presses Universitaires du Mirail, 2003.
- OFFENSTADT Nicolas, *La Grande Guerre en 30 questions*, Geste éditions, 2007.
- ROUSSEAU Frédéric, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Ellipses, 2006.

Un manuel :

- BECKER Jean-Jacques, *La Première Guerre mondiale*, Belin-sup, 2003.

Un récit intégrant la dimension mondiale :

- KEEGAN John, *La Première Guerre mondiale*, Perrin, 2003.

Une mise au point historiographique :

- PROST Antoine et WINTER Jay, *Penser la Grande Guerre*, Seuil, 2004

1918

- CABANES Bruno, *La victoire endeuillée*. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920), Seuil, 2004.
- TOISON Léon, *Mes pauvres vignes, journal d'un vigneron de Courteau à Château-Thierry (1^{er} juin-21 juillet 1918)*, in *Graines d'Histoire n°9*, printemps 2000, p. 26-32.

SUR QUELQUES ASPECTS PARTICULIERS

La conduite de la guerre, les tranchées, les combattants, les pertes :

- CAZALS Rémy et LOEZ André, *Dans les tranchées de 1914-1918*, Éditions Cairn, collection « La vie au quotidien », 2008.
- COCHET François, *Survivre au front, 1914-1918*, 14-18 éditions, 2005.
- FERRO Marc, BROWN Malcolm, CAZALS Rémy, MUELLER Olaf, *Frères de tranchées*, Perrin, 2005 [édition de poche, 2006].

- GOYA Michel, *La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Tallandier, 2004.
- HARDIER Thierry et JAGIELSKI Jean-François, *Combattre et mourir pendant la Grande guerre, 1914-1925*, Imago, 2001.
- PROST Antoine, « Compter les vivants et les morts : l'évaluation des pertes françaises de 1914-1918 », *Le Mouvement social*, n° 222, janvier-mars 2008, p. 41-60.

Allemands, Américains, « indigènes » :

- FRÉMEAUX Jacques, *Les colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples d'Outre-Mer*, 14-18 éditions, 2006.
- JARDIN Pierre, *Aux racines du mal. 1918, le déni de défaite*, Tallandier, 2005.
- MEIGS Mark, *Optimism at Armageddon. Voices of American Participants in the First World War*, New York University Press, 1997.

Réflexion sur le témoignage :

- CAZALS Rémy et ROUSSEAU Frédéric, 14-18, *le cri d'une génération*, Privat, 2001.
- CRU Jean Norton, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Presses universitaires de Nancy, 2006 [1^{re} éd. 1929].

Deux colloques organisés dans l'Aisne

- CAZALS Rémy, PICARD Emmanuelle, ROLLAND Denis (dir.), *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, Privat, 2005.
- LOEZ André, MARIOT Nicolas (dir.), *Obéir/Désobéir. Les mutineries de 1917 en perspective*, La Découverte, 2008.

Les fusillés pour l'exemple et les mutineries

- BACH André, *Fusillés pour l'exemple (1914-1915)*, Tallandier, 2003.
- OFFENSTADT Nicolas, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective*, Odile Jacob/Poche, 2003.
- ROLLAND Denis, *La grève des tranchées. Les mutineries de 1917*, Imago, 2005.

Les veuves de guerre

- PETIT Stéphanie, *Les veuves de la Grande Guerre : d'éternelles endeuillées ?*, Le Cygne, 2007.

Archéologie

- DESFOSSÉS Yves, JACQUES Alain et PRILAUX Gilles, *L'archéologie de la Grande Guerre*, Éditions, Ouest-France, 2008.

“Reconstruction” par le roman

- VAN DER MEERSCH Maxence, *Invasion 14*, dans *Gens du Nord*, Omnibus, 1993.

SITES INTERNET

- www.crid1418.org
- www.annuaire1418.fr
- www.chemindesdames.fr
- www.caverne-du-dragon.fr
- www.memorial-chemindesdames.fr

BANDES DESSINÉES

- TARDI Jacques, *Adieu Brindavoine* suivi de *La Fleur au fusil*, Casterman.
- TARDI Jacques, *Le trou d'obus*, Pellerin, 1984.
- TARDI Jacques, *C'était la guerre des tranchées*.
- TARDI Jacques (avec Didier DAENINCKS), *Varlot soldat*, L'Association, 1999.
- TARDI Jacques (avec Didier DAENINCKS), *Le der des ders*, Casterman, 1997.

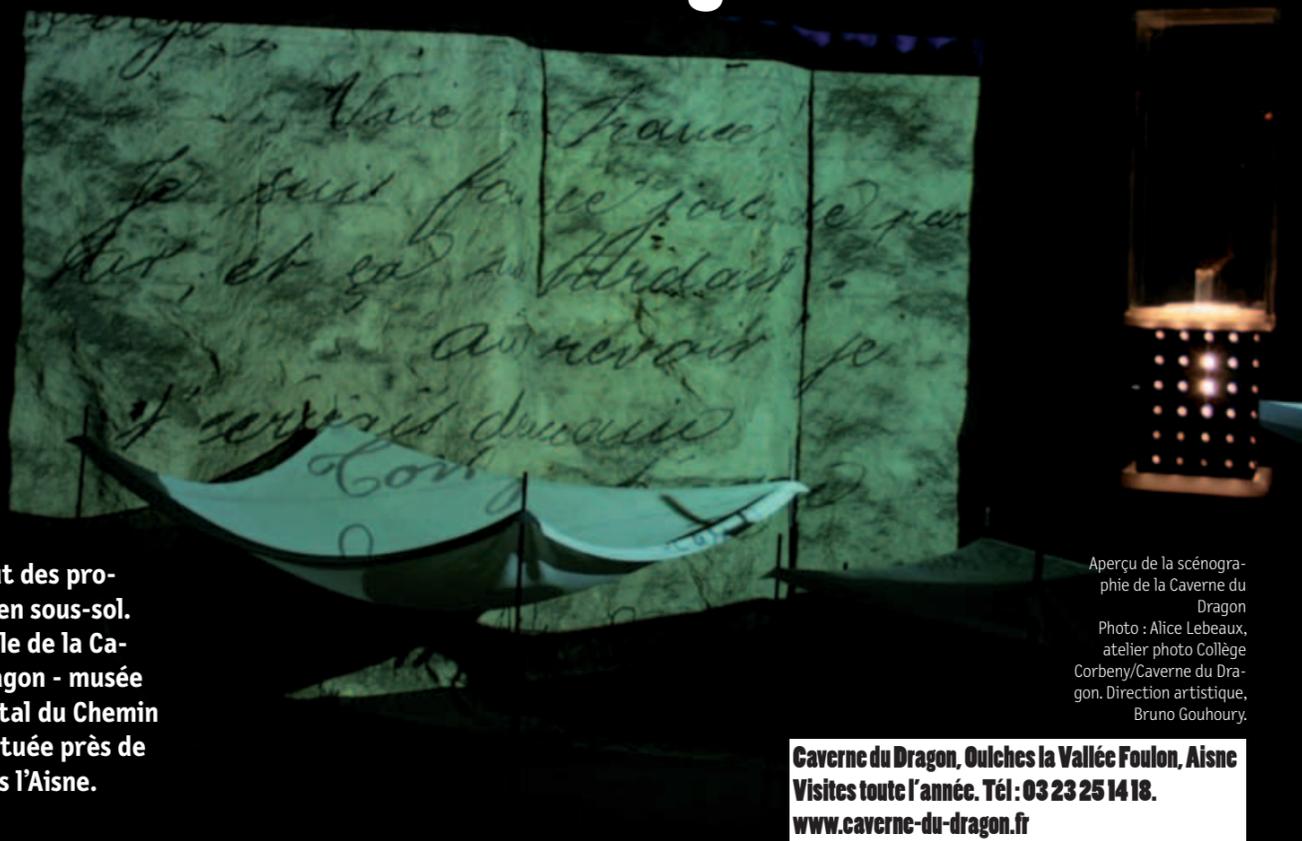
SUR LE DÉPARTEMENT DE L'AISNE

- BELLOUIN Anne, FRANÇOIS Guy et MARIVAL Guy, 1918 : *Feu sur Paris ! La véritable histoire de la Grosse Bertha*, Conseil général de l'Aisne/Musée du Chemin des Dames, 2008.
- BERTIER DE SAUVIGNY Albert, *Pages d'histoire locale 1914-1919. Notes journalistiques et souvenirs*, Association Soissonnaise 14-18, 2001 [1^{ère} éd. 1934].
- DEFENTE Denis (dir.), *Le Chemin des Dames 1914-1918*, Somogy, 2003.
- HÉNIN Onézime, « Ambleny, le temps d'une guerre. Journal (1914-1918) », *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons*, tome 19, 1989-1993, p. 3-224.
- HESS Paul, *La vie à Reims pendant la guerre de 1914-1918*, anthropos, 1998.
- MUZART Georges, *Soissons pendant la guerre*, Soissonnaise 14-18, 1998.
- NOBÉCOURT R.-G., *Les fantassins du Chemin des Dames*, Robert Laffont, 1965.
- NOBÉCOURT (R.-G.), / DE GMELINE Patrick, *Le 11 novembre 1918, La 11^e heure du 11^e jour du 11^e mois*, Presses de la Cité, 1998.
- L'année du 11 novembre 1918*, Robert Laffont, 1968.
- OFFENSTADT Nicolas (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004.
- RONDEAU Gérard, *Les fantômes du Chemin des Dames*, Seuil, 2003.

FILMS (DISPONIBLES EN DVD)

- CHAPLIN Charles, *Charlot soldat*, 1918.
- MILESTONE Lewis, *A l'ouest rien de nouveau*, 1930.
- RENOIR Jean, *La Grande illusion*, 1937.
- MONICELLI Mario, *La Grande Guerre*, 1959.
- TRUMBO Dalton, *Johnny s'en va en guerre*, 1971.
- TAVERNIER Bertrand, *La vie et rien d'autre*, 1989.
- TAVERNIER Bertrand, *Capitaine Conan*, 1996.
- DUPEYRON François, *La Chambre des officiers*, 2000.
- JEUNET Jean-Pierre, *Un long dimanche de fiançailles*, 2004.
- CARION Christian, *Joyeux Noël*, 2005.

Les dessous de la ligne de front



La guerre eut des prolongements en sous-sol. Visite sensible de la Caverne du Dragon - musée départemental du Chemin des Dames située près de Craonne dans l'Aisne.

Aperçu de la scénographie de la Caverne du Dragon
Photo : Alice Lebeaux, atelier photo Collège Corbeny/Caverne du Dragon. Direction artistique, Bruno Gouhoury.

Caverne du Dragon, Ouïches la Vallée Foulon, Aisne
Visites toute l'année. Tél: 03 23 25 14 18.
www.caverne-du-dragon.fr

Nous sommes 14 mètres sous terre, sous la ligne de front, là où des soldats, français et allemands, ont séjourné. La zone au-dessus est stratégique : c'est l'endroit où le plateau du Chemin des Dames se rétrécit et forme un isthme de 400 mètres de large, l'isthme d'Hurtetbise. Quand les obus explosent au-dessus, on a beau croire en sa bonne étoile, ou serrer dans sa main un porte-bonheur, le doute s'installe.

Trois fois au moins dans la carrière, le plafond s'est effondré. On voit aujourd'hui ce qu'il en reste. Par endroits, des espaces bouleversés, des amoncellements de pierre et de terre. Un lieu souterrain hors du temps, silencieux et froid, où résonne la parole du guide qui évoque les soldats de la Grande Guerre, leur quotidien dans cet antre, les explosions d'obus qu'on peinerait sans cela à imaginer.

Le site de la Caverne du Dragon est une « creute », carrière creusée dans le calcaire du plateau, où l'on extrait de la pierre sans doute dès le XVI^e siècle pour le compte de l'abbaye de Vauclair. L'exploitation cesse dans le courant du XIX^e siècle. Les hommes y reviennent avec la guerre 1914-1918. D'abord les Français qui l'occupent après la bataille de la Marne le 14 septembre 1914. Puis les Allemands qui s'en emparent après de violents combats le 25 Janvier 1915. Ce sont eux qui transforment la carrière en véritable

casernement. Ils aménagent des sorties, montent des murs et des cloisons à l'intérieur pour se protéger des gaz, y amènent l'électricité. L'eau est conservée dans un puits, trop précieuse pour être utilisée pour la toilette.

En moyenne, 400 soldats allemands peuvent séjourner dans la Caverne entre 1915 et 1917. La discipline est stricte car l'armée adverse n'est pas loin. L'air est vicié à cause de l'humidité ambiante, le moral fragile. On entend les gémissements des blessés à l'infirmierie. On sent la puanteur du poste de secours. Il faut tenir malgré les bombardements, le sol qui vibre, l'obscurité, l'angoisse d'apprendre que l'ennemi est au-dessus... et qu'il va falloir contre attaquer ou bien subir les grenades.

« Le combat, sur terre et sous terre : c'est pas très romantique », écrit en avril 1917 le capitaine allemand Kupper alors qu'il se trouve dans la Caverne. Cette année-là, Français et Allemands ne cessent de se déloger. Le 20 avril, les Français prennent pied dans le secteur Sud de la carrière. Le 25 juin ils progressent dans la Caverne et font prison-

Le sol qui vibre, l'obscurité, l'ennemi au-dessus

niers 200 soldats allemands. Le 26 juillet, les Allemands reviennent dans la zone Nord tandis que les Français se maintiennent au sud. De cette date au 2 novembre, les deux camps vont chacun occuper une partie du site alors qu'au-dessus se disputent de violents combats pour la

conquête des entrées adverses. Le 2 novembre, les Allemands abandonnent leurs positions et se replient sur l'Ailette.

Que reste-t-il de la Caverne du Dragon après la guerre ? L'un des 23 Guides illustrés Michelin des Champs de Bataille, parus en novembre 1920, évoque une très courte visite à la lampe électrique ou à la bougie : « *Ayant parcouru 150 à 200 mètres dans la galerie principale de la caverne, où l'on pourrait s'égarer en s'aventurant trop loin, revenir à l'entrée.* » Un premier musée ouvre ses portes en 1969, sous l'égide du Souvenir Français. C'est d'abord un lieu de mémoire, où quelques objets, collectés notamment lors de campagnes de dons, permettent d'évoquer le monde militaire de 1914-1918.

L'actuel musée départemental, inauguré le 5 juillet 1999, permet de cheminer plus longuement dans la Caverne et d'y recueillir toutes les informations avérées sur le lieu et son évolution. On peut aussi simplement venir en ressentir l'atmosphère. La scénographie proposée a voulu laisser le champ ouvert à toutes les expériences de visite. Ainsi, l'installation des flambeaux de la mémoire de Lef Kazuka propose-t-elle, par la lumière, de garder vivante une mémoire qui aurait pu s'éteindre avec les témoins directs du conflit. En 2007, à l'occasion du 90^e anniversaire des combats de 1917, le musée a pris officiellement le nom de « Musée du Chemin des Dames », soulignant la vocation de la Caverne à s'ouvrir sur ce territoire. ● Yves FOHLEN et Anne BELLOUIN



Chemin des Dames 2008.

F. Dessinier/CGDZ.

Chemin des Dames Du sens et des sens



Après 1918, téléchargez gratuitement 1917.
www.chemindesdames.fr

La crête Les panoramas La randonnée
www.randonner.fr



La Caverne du Dragon - Musée du Chemin des Dames.

Alice Lebeaux.

Caverne du Dragon Le musée
www.caverne-du-dragon.fr

F. Dessinier/CGDZ.



Craonne, journée du poilu, 16 avril 2008.

Craonne La mémoire vive La chanson
www.tichot.com



Chemin des Dames



Été 2007, ligne bleuet sur le Chemin des Dames.

Didier Tatin.



“Constellation de la Douleur”, monument en hommage aux tirailleurs sénégalais. Christian Lapie.



CHAVIGNON (AISNE)

Cette photographie fait partie d'un reportage réalisé dans l'Aisne au début des années 1920, pour le compte du *Food for France Fund*, œuvre philanthropique américaine chargée de rassembler des fonds pour le ravitaillement des régions dévastées. Le reportage plaidait la cause des sinistrés en mettant en lumière les conditions de vie précaires, souvent insalubres, des Axonais habitant près des champs de bataille. Les munitions non éclatées ou abandonnées par les troupes représentent un danger pour les populations, surtout pour les enfants qui n'en sont pas conscients. L'essentiel du travail de désobusage est accompli en 1924, selon le préfet de l'Aisne de l'époque.

Recherche Caroline Durançois, photo : Archives départementales de l'Aisne (2 Fi Chavignon 4).